IÉNA, EYLAU, FRIEDLAND

JOSEPH PERREAU
Chef de bataillon au 102e territorial d'infanterie
Ancien capitaine de Chasseurs alpins
Ancien professeur d'art et histoire militaires à l'Ecole militaire de Saint-Cyr

---

Les Centenaires de 1806 et 1807

IÉNA, EYLAU, FRIEDLAND

AVEC CARTES, PLANS ET ILLUSTRATIONS



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS, 5

NANCY
18, RUE DES GLACIS, 18

1908

*Prix : **2** francs*

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

*L'auteur du présent travail a déjà publié, chez MM. Berger-Levrault et Cie, le premier volume d'un ouvrage historique plus important, l'***Epopée des Alpes***, qui a été honoré d'un prix de l'Académie delphinale et dont le second volume se prépare activement.*

*Toutefois cette préparation n'empêche pas l'auteur d'être attentif à l'actualité militaire. C'est pour satisfaire à une sorte d'actualité rétrospective qu'il a publié son étude sur les batailles d'***Iéna***,* **Eylau***,* **Friedland***, dont les centenaires répondaient aux années 1906 et 1907. Devant le fléau de la propagande antipatriotique, l'actualité se doublait d'un exemple salutaire.*

En dehors des sources connues, l'auteur a consulté des documents moins généralement utilisés. Ce sont, par exemple, du côté français, la **Manœuvre d'Iéna***, du général Bonnal, et les monographies du lieutenant-colonel L. Picard; dans le camp opposé, les mémoires de Bennigsen récemment publiés, et ceux du chevalier de Rivière, émigré français, encore inédits.*

L'auteur n'oublie jamais que l'histoire est un juge, étranger à tout parti pris d'admiration ou de dénigrement. Servi par sa documentation historique et militaire, obéissant d'autre part à son cœur de soldat, l'ancien professeur de Saint-Cyr s'est efforcé de se montrer, ici critique averti aussi bien qu'écrivain patriote, d'évoquer de glorieux épisodes de l'histoire nationale, de dégager les leçons de l'expérience et de prononcer, sur les acteurs du drame et sur Napoléon lui-même, des jugements impartiaux.

J. P.



Les Centenaires de 1806 et 1807

IÉNA, EYLAU, FRIEDLAND

INTRODUCTION

Depuis la date de 1904, centième anniversaire de la proclamation du premier Empire, chaque année ramène le souvenir d'une des victoires de l'épopée napoléonienne. Le 2 décembre 1905, les patriotes ont célébré le centenaire d'Austerlitz. Plus récemment, le 14 octobre 1906 a rappelé la double victoire d'Iéna et d'Auerstædt. 1907 à son tour évoquait Eylau en hiver et Friedland au printemps.

Ces souvenirs offrent un intérêt complexe et puissant.

C'est d'abord l'intérêt historique, le même que présentent, par exemple, la bataille de Cynoscéphales dans l'antiquité et Poltava en 1709. C'est dans la plaine de Cynoscéphales et sous les ordres du consul Flaminius que le mécanisme articulé et alerte de la légion romaine triompha de la phalange macédonienne, redoutable mais massive forteresse humaine. A Poltava, dans les steppes de l'Ukraine, la témérité du Suédois Charles XII, est venue se briser contre les phalanges moscovites de Pierre-le-Grand.

Pour les Français avec les batailles du premier Empire, l'intérêt purement historique passe au second plan. C'est le sang de nos pères, et non celui des légionnaires de Flaminius ou des trabans de Charles XII, qui a été le prix de la victoire.

« Sursum corda ! Haut les cœurs ! » telle est la leçon morale qui se dégage de l'héroïsme et de l'exemple des ancêtres. En France, la leçon est d'autant plus opportune qu'elle arrive à une époque où, en face de l'insolence du chauvinisme étranger, les criminels et les fous insultent le drapeau et renient la patrie, où, dans les partis politiques et jusque dans les rangs de l'armée, des traîtres ou des in-

consciencts semblent rougir des gloires nationales.

Un fait considérable et tout récent de l'histoire du monde est venu confirmer par son exemple et doubler par ses rapprochements, la valeur des enseignements du passé. C'est la dernière guerre contemporaine, le conflit russo-japonais de l'Extrême-Orient.

Les Français du XXe siècle ne veulent pas la guerre : c'est entendu, pas plus que l'honnête bourgeois, attaqué la nuit par des apaches, ne désire la guerre. Pourtant, le pacifique bourgeois est bien obligé de défendre sa peau contre les apaches. De même, la France peut se trouver, à chaque instant, dans l'obligation de défendre contre l'étranger ses intérêts, son honneur, son existence même. Or, tandis que la Russie payait par la défaite et une crise effrayante son incurie et ses utopies humanitaires, l'expérience du Japon a prouvé, une fois de plus, que la combinaison du patriotisme et de l'esprit militaire, forme encore le facteur le plus efficace des victoires et la meilleure police d'assurance des nations.

Iéna, Eylau, Friedland, sont trois épisodes d'une même campagne de la Grande Armée. Les trois batailles répondent à trois étapes de la marche qu'elle accomplit d'une extrémité à l'autre de la monarchie prussienne. Ce sont

les trois drames d'une trilogie, les trois tableaux d'un triptyque. Eylau constitue le sujet central. C'est aussi le plus tragique et le plus suggestif.

A l'occasion d'Eylau et de la campagne d'hiver de 1807, le rapprochement s'impose de lui-même avec l'acte culminant de la campagne de Mandchourie en 1905, c'est-à-dire avec la manœuvre de Moukden : similitude du terrain, de la saison et du climat ; identité de l'un des protagonistes du drame en 1807 et en 1905, savoir le soldat russe avec son caractère national, ses qualités militaires et les tendances permanentes de sa tactique.





IÉNA

(14 octobre 1806)

I

La formation de l'orage

Le 14 octobre 1806, les Français se sont rencontrés avec les Prussiens sur les plateaux qui dominent, à l'est, la ville d'Iéna sur la Saale et le cours de cette rivière, affluent de l'Elbe. Non loin se trouve le champ de bataille de Rossbach où, 49 ans auparavant, Frédéric II avait infligé aux armes de Louis XV un si sanglant affront.

En 1805, pendant la campagne de Napoléon contre l'Autriche, la Prusse avait manifesté des velléités d'intervention, mais le coup de tonnerre d'Austerlitz avait fait rentrer l'épée dans le fourreau. Cependant il s'était formé à la cour de Berlin un parti anti-français, qui vivait sur la légende de Rossbach et entraînait

le faible roi Frédéric-Guillaume III. Parmi ses chefs, ce parti comptait le duc de Brunswick, le signataire du fameux manifeste de 1792, le vaincu de la courte et peu démonstrative campagne de Valmy, puis le prince Louis de Prusse et surtout la reine Louise, jeune, belle, ardente, qui ne cessait d'encourager les plus imprudentes provocations.

A cette époque, le grand opéra de Paris jouait une œuvre de Gluck, livret de Quinault, qui a été reprise en 1905 sur les scènes de Paris, de Lyon et de plusieurs autres villes de France. C'est *Armide*, dont le tableau final est l'embrasement du palais de la magicienne. En 1806, s'inspirant de cette actualité théâtrale, Napoléon disait, en parlant de la reine de Prusse : « Je crois voir Armide mettant le feu à son propre palais ».

A la fin de l'été, les troupes prussiennes franchirent l'Elbe et occupèrent la Saxe. Les Prussiens contraignirent les Saxons à entrer dans leur alliance.

Du côté français, la Grande Armée qui avait vaincu l'Autriche en 1805 était restée cantonnée dans les Etats de l'Allemagne du Sud. Devant les menaces de la Prusse, l'Empereur la concentra en Franconie sur le cours supérieur du Mein, que sépare du bassin de la

Saale le rideau boisé du « Frankenwald » ou « Forêt de Franconie ».

Frédéric-Guillaume comptait sur l'alliance et l'appui de l'Angleterre, de la Suède et de la Russie. En 1805, ces trois puissances s'étaient coalisées avec l'Autriche contre la France. Elles persévérèrent dans leur attitude hostile après la journée d'Austerlitz, qui avait contraint l'Autriche à signer la paix.

Bien que, dans cette journée, le principal vaincu eût été l'empereur de Russie, Alexandre Ier, celui-ci, confiant dans les ressources de son immense empire, ne désespérait pas de la revanche. C'est lui qui contribuait le plus à pousser la Prusse contre la France. Et pourtant l'armée russe était encore sur le Niémen, empêchée par plus de 1.000 kilomètres de porter secours aux Prussiens, qui se trouvaient presque en contact avec la Grande Armée française.

Le 7 octobre 1806, Napoléon reçut du roi de Prusse un ultimatum le sommant de faire repasser le Rhin à ses troupes en abandonnant ses alliés allemands. L'Empereur répondit en donnant à la Grande Armée son ordre de mouvement pour franchir le Frankenwald dès le lendemain, 8 octobre. La campagne était ouverte.

II

Les premières opérations

Avec les contingents prussiens et saxons, les adversaires de Napoléon avaient rassemblée 150.000 hommes. Ils en formèrent deux armées, que commandaient respectivement le prince de Hohenlohe et le duc de Brunswick. Indépendamment de son commandement particulier, le duc de Brunswick dirigeait l'ensemble, sous l'autorité nominale du roi.

Les deux armées se tenaient sur la rive gauche de la Saale, à l'est de la région où allaient déboucher les Français. Mal renseigné ou mal inspiré, Brunswick n'avait laissé dans cette région que deux détachements d'observation, l'un à Schleiz sous les ordres du général Tauenzien, l'autre à Saalfed commandé par le prince Louis de Prusse, l'un des promoteurs de la guerre.

Sous les ordres de Napoléon, la Grande Armée s'avançait sur trois routes parallèles à travers le Frankenwald. Avec ses 6 corps

d'armée, la garde impériale et la réserve de cavalerie de Murat, elle comptait 175.000 soldats. En arrondissant ce chiffre, Napoléon écrivait : « Nous allons marcher sur Berlin en un bataillon carré de 200.000 hommes ».

Le 9 octobre, la colonne du centre disperse les troupes de Tauenzien à Schleiz. Le 10, la colonne de gauche inflige le même sort au détachement de Saalfeld. Le chef de ce dernier, le prince Louis, est tué dans l'engagement.

Dès la première étape, Napoléon se trouvait porté à la gauche des masses ennemies ; l'espace était libre devant lui. Il se disposa à profiter de ces circonstances pour se rabattre, par une conversion à gauche, sur les derrières des Prussiens et les acculer à une capitulation comme il avait fait à Ulm, l'année précédente, pour Mack et les Autrichiens. Brunswick perçut le danger et se mit en mesure de s'y dérober.

Le 13 octobre, son armée, avec laquelle marchait le roi, quitta Weimar, battant en retraite vers le nord. Hohenlohe reçut l'ordre de couvrir cette retraite. Il prit position entre les deux villes de Weimar et d'Iéna.

Instruit de la présence de l'ennemi près d'Iéna, Napoléon avait choisi cette ville pour pivot de son changement de front. Par ses

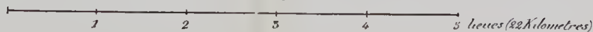


MER BALTIQUE
DANEMARK
POMERANIE
PRUSSE
SAXE
POLOGNE
PRUSSE OCCIDENTALE
PRUSSE ORIENTALE
FRANKENWALD
Memel
Tilsit
Niemen
Königsberg
Welhau
Friedland
Landsberg
Bartenstein
Heilsberg
Gutlstadt
Dantzig
Colberg
Lubeck
Stettin
Prenzlow
Thorn
Vistule
Berlin
Magdebourg
Elbe
Posen
Varsovie
Oder
Warthe
Bug R.
Leipzig
Rossbach
Erfurt
Iéna
Saalfeld
Schleiz
Dresde
Mayence
Mein
Rhin
L'ALLEMAGNE DU NORD
Echelle

IENA
ET
AUERSTÆDT

Rossbach
Hassenhausen
NAUMBOURG
Auerstædt
Ilm R.
Cambourg
Dornbourg
WEIMAR
Vierzehnheiligen
Closwitz
Landgrafenberg
Cospoda
IENA
Saale R.

Lieues de 25 au degré.



ordres, dans la journée du 13 octobre, 2 corps d'armée, 5e (maréchal Lannes), et 7e (maréchal Augereau), avec la garde, se massèrent à Iéna. Deux autres se portèrent sur la Saale en aval de cette ville, le 1er corps (maréchal Bernadotte), à Dornbourg, le 3e (maréchal Davout), à Naumbourg. D'Iéna à Naumbourg, la Saale marquait le nouveau front de la Grande Armée, sur une longueur de 35 kilomètres. Les 2 corps du maréchal Soult (4e) et du maréchal Ney (6e), ainsi que la cavalerie de Murat, qui se trouvaient éloignés de la Saale, furent en hâte appelés sur cette rivière.

De sa personne, Napoléon s'était rendu à Iéna. Sur la rive gauche de la Saale, serrant et dominant d'une centaine de mètres le cours de cette rivière, s'élève un plateau étroit, sorte de bastion avancé du grand plateau de Thuringe. Il s'appelait le Landgrafenberg (Mont du Landgrave), mais depuis les événements de 1806, il a reçu dans le pays le nom de *Napoléonsberg* (*Mont Napoléon*). A l'arrivée de l'empereur, le plateau du Landgrafenberg était déjà occupé par le 5e corps d'armée (maréchal Lannes). Sur cet espace rétréci se massa encore la garde.

De l'observatoire naturel du Landgrafenberg, l'Empereur promenait son regard sur les ondulations du terrain qui se déroule à l'ouest et

au nord. Quand la nuit tomba, il vit, dans des lointains aux perspectives incertaines, s'allumer une multitude de feux. Ces feux révélaient la présence des troupes ennemies, sans donner, d'ailleurs, d'indications précises sur leur répartition et leurs emplacements.

Réduit à ces données imparfaites sur la situation de l'adversaire, Napoléon dicta ses derniers ordres. Il prescrivit notamment au maréchal Davout de passer la Saale au pont de Naumbourg, pour tomber sur les derrières des Prussiens, qu'il supposait à tort réunis en une masse unique.

Sur les flancs escarpés du Landgrafenberg, l'Empereur fit élargir, à la pioche, un sentier pour permettre à l'artillerie d'atteindre le sommet. Il prit lui-même une torche à la main pour éclairer les travailleurs. L'imagerie populaire a souvent reproduit ce geste, de même qu'elle a fréquemment représenté Napoléon passant la nuit sur l'étroit plateau au milieu des bataillons de sa garde et sommeillant sur une chaise, les jambes allongées vers un feu de bivouac.

Le 14 octobre au matin, le canon retentit sur la rive gauche de la Saale. Pour les corps placés sous la main et sous l'œil de Napoléon, l'action se déroula suivant son impulsion personnelle. A l'autre extrémité du front, le maré-

chal Davout combattit en s'inspirant à la fois des instructions de l'Empereur, des circonstances, enfin et surtout, de son propre patriotisme et de son propre talent.

III

L'épisode d'Iéna

Près d'Iéna, c'est l'armée de Hohenlohe qui s'offrait directement aux coups de Napoléon.

Sous l'impression du combat de Saalfeld et de quelques autres petits engagements livrés à l'est de la Saale, Hohenlohe s'était persuadé que l'attaque viendrait du sud. Obéissant à cette idée préconçue, il avait laissé les Français occuper sans opposition le cours de la rivière, perpendiculairement à son propre front. Celui-ci était orienté est-ouest parallèlement à la route d'Iéna à Weimar. Distance d'une ville à l'autre : 20 kilomètres. A gauche se tenait le faible corps de Tauenzien, déjà si éprouvé à Schleiz. La droite était formée par le corps du général Ruchel à Weimar. Le total des forces de Hohenlohe atteignait 60.000 hommes, dont 11.000 cavaliers, avec 175 pièces de canon.

La bataille commença à sept heures du ma-

tin, au milieu d'une mer de brouillards dont émergea péniblement le disque solaire d'un rouge sanglant.

Lannes avait reçu l'ordre de brusquer l'attaque pour gagner l'espace nécessaire au déploiement de l'armée. Il dirigea ses divisions contre les villages de Closwitz et de Cospoda, qu'occupaient les avant-postes du général Tauenzien.

En vain le chef ennemi fit-il face à l'attaque. De nouveaux corps d'armée français entraient en ligne : Augereau à la gauche de Lannes, Soult à la droite.

A dix heures du matin, les deux villages étaient enlevés, le corps de Tauenzien était rompu et rejeté hors du champ de bataille. Le brouillard s'était dissipé, un clair soleil d'automne montait sur l'horizon.

Une première phase de la bataille venait de s'accomplir. Hohenlohe, éclairé enfin sur la position réelle des Français, s'était décidé à faire front à l'est. D'autre part, Napoléon fit suspendre les attaques, pour donner le temps d'arriver aux fractions en arrière, en particulier au corps du maréchal Ney.

Or, précisément, Ney venait de déboucher sur le champ de bataille, à la tête de son avant-garde. Avant le lever du brouillard, le maréchal passa inaperçu entre les troupes de Lannes et

d'Augereau. Tout à coup, Napoléon le remarque, attaquant un village situé au centre du nouveau front de Hohenlohe.

Depuis 1806, ce village est devenu pour les Allemands comme un but de pélerinage.Il semblait, d'ailleurs, prédestiné à cet emploi par son nom : *Vierzehnheiligen* (*Les Quatorze Saints*).

Aventuré devant le village avec 4 bataillons, le maréchal Ney ne tarde pas à se trouver dans une situation critique. Toute la cavalerie prussienne s'ébranle pour le charger. Le maréchal fut sauvé par l'énergie et le sang-froid de ses fantassins. Les bataillons se formèrent en carrés et repoussèrent toutes les charges.

A ce moment, Hohenlohe se décide à passer à l'offensive. Par une singulière inconséquence, le général prussien s'obstina à reconquérir le village qu'il n'avait pas su défendre.

Alors, la vieille tactique de Frédéric, qui réduisait le soldat au rôle de machine, se trouva aux prises avec les méthodes françaises, qui faisaient une si large part à l'initiative de tous les combattants. Alignés et rigides comme autant de barres de fer, les bataillons prussiens remontaient d'un pas lent et compassé les pentes que balayait la mitraille française. Ils exécutaient, avec la régularité et le synchronisme d'un mouvement d'horlogerie, des feux de salve

que la faible précision du fusil à pierre rendait inoffensifs.

Du côté français, les bataillons manœuvraient en colonnes, mais se couvraient par un long et souple rideau de tirailleurs. Embusqués derrière les murs des villages, les haies des chemins, la lisière des bois, les tirailleurs visaient à loisir et tiraient comme à la cible sur les bataillons ennemis.

Décimée par un feu meurtrier, en même temps qu'elle était débordée sur ses flancs, l'infanterie de Hohenlohe lâche pied. Les bataillons français la chargent à la baïonnette. Le prince se précipite au-devant des fuyards pour les arrêter. Conformément à la tradition prussienne, il les bourre de coups de canne. Inutile colère !

Rendant la main à la garde et aux réserves, Napoléon les lance sur la pente descendante du plateau dans une poussée irrésistible. Au même instant, Murat débouche à la tête de ses escadrons. Toutes les troupes ennemies se confondent et s'enfuient en désordre sur Weimar.

Il est deux heures du soir, un deuxième acte de la bataille vient de finir. Un troisième plus rapide et plus décisif encore, est marqué par l'entrée en ligne du corps de Ruchel. Ses 20.000 hommes ne tardent pas à être entraînés dans la déroute. La cavalerie de Murat brise les derniè-

res résistances et s'engouffre dans les rues de Weimar à la poursuite des fuyards.

A quatre heures du soir, la lutte était terminée. Elle avait duré 9 heures. Contre les 60.000 ennemis qui s'étaient successivement offert à ses coups, Napoléon avait engagé 54.000 hommes, dont 8.000 cavaliers, avec 108 canons.

IV

L'ÉPISODE D'AUERSTÆDT

Pendant cette même journée du 14 octobre, un autre épisode se déroulait à 20 kilomètres au nord d'Iéna.

Le 13 au soir, l'armée de Brunswick avait bivouaqué autour d'Auerstædt, sur la rive gauche et à une dizaine de kilomètres de la Saale. Protégé par ce fossé contre les entreprises des Français, le généralissime prussien comptait poursuivre le lendemain son mouvement de retraite vers le nord.

La proximité de l'ennemi avait été signalée au maréchal Davout, qui occupait Naumbourg, près de la Saale. Non loin, Bernadotte se trouvait à Dornbourg. Devant l'imminence d'un engagement, Davout le supplia de lui prêter son appui. Il lui offrit même de se placer sous son commandement. Bernadotte refusa et demeura inactif entre les deux engagements du 14 octobre.

Davout était donc livré à ses propres forces : le 3e corps, véritable petite armée avec

ses 3 divisions d'infanterie, les immortelles divisions Gudin, Friant et Morand, une division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie. Au total 28.000 hommes, 1.600 chevaux, 44 canons. L'armée de Brunswick comptait 54.000 hommes, 12.000 chevaux et 230 pièces.

Le 14 octobre au matin, tout en dirigeant le gros de ses colonnes vers le nord, le duc de Brunswick avait envoyé, par précaution, un détachement de flanc-garde sur la route qui relie Auerstædt à Naumbourg. D'autre part, en vertu de ses instructions, le maréchal Davout marchait en sens inverse sur la même route. La rencontre était inévitable. Elle se produisit sur le plateau entre les deux petites villes.

Pour le corps de Davout, l'ordre de marche comportait une avant-garde, et les 3 divisions allongées en colonne, l'une derrière l'autre, sur la route. A six heures et demie du matin, dans le brouillard, les cavaliers de la pointe d'avant-garde venaient de dépasser le village d'Hassenhausen, quand ils se heurtèrent à la cavalerie prussienne. Celle-ci était commandée par le général Blücher.

Très supérieur en forces, Blücher ramène nos cavaliers, mais il est arrêté par la division Gudin. Le général français fait déboîter à droite et à gauche de la route ses bataillons tête de

colonne. L'artillerie se met en batterie sur la route même et tire à mitraille sur la cavalerie ennemie.

Voyant cette cavalerie repoussée, le maréchal Davout ordonne au général Gudin d'occuper le village d'Hassenhausen. Du côté prussien, l'infanterie entre également en scène. Elle se porte à l'attaque du village.

A Hassenhausen, comme à Vierzehnheiligen, la souplesse et les feux des tirailleurs français répondent avec succès à la tactique rigide et aux salves des bataillons prussiens.

Cependant Blücher, après l'insuccès de ses charges de front, jette ses escadrons sur la droite de la division Gudin. La cavalerie prussienne déborde la ligne française. Elle charge ensuite cette ligne dans tous les sens : de front en flancs, en arrière ; mais elle se heurte à des carrés d'infanterie, échelonnés en échiquier, de manière à se flanquer mutuellement par leurs feux. Le maréchal Davout et les généraux se portaient d'un carré à l'autre pour encourager les soldats. Avec un superbe sang-froid, nos fantassins laissent approcher les cavaliers ennemis à vingt pas, les foudroient par leur tir et les repoussent en désordre. Ils soulignent de leurs huées la fuite de ces orgueilleux escadrons.

Cependant, de part et d'autre, les troupes ac-

courent à l'appel du canon, et se déploient au fur et à mesure de leur arrivée sur le front de combat. Du côté français, le général Gudin est renforcé successivement par les deux autres divisions du 3e corps. A sa droite, se porte le général Friant, à sa gauche le général Morand.

Pour arrêter ce dernier, Brunswick rassemble tous ses escadrons disponibles. Ceux-ci se lancent à la charge avec fureur. « Ce fut une bataille d'Egypte », disaient plus tard les officiers de Davout en rappelant ces attaques de cavalerie. Les bataillons de Morand se forment en carrés, repoussent les charges et se remettent en marche dans le plus bel ordre au milieu des escadrons qui tourbillonnent sur le plateau.

Il est midi. A ce moment, Davout passe de la défensive à l'offensive. L'armée de Brunswick recule en emportant son chef mortellement blessé. Sous la direction du général Kalkreuth, elle bat en retraite sur Weimar, mais elle ne tarde pas à se heurter aux débris de Hohenlohe. Le désordre achève de se mettre dans ses rangs. Bientôt les deux torrents de fuyards se confondent dans un même flot, qui roule en tous sens ses masses désorganisées. Les deux armées prussiennes cessaient d'exister. Napoléon avait lavé la honte de Rossbach.

La victoire coûtait aux Français 15.000 hom-

mes tués ou blessés. Les deux tiers de la perte tombaient sur le 3ᵉ corps d'armée, qui avait supporté la tâche la plus lourde. L'empereur honora son chef, il s'honora lui-même en faisant le maréchal Davout duc d'Auerstædt.

V

Double victoire

Telle est la célèbre journée du 14 octobre 1806. Jusqu'ici les historiens l'ont désignée par deux noms : batailles d'Iéna et d'Auerstædt. Ces dénominations ne répondent plus à la conception de la bataille moderne, telle qu'elle se dégage des guerres les plus récentes.

Qu'est-ce que ce front de 20 kilomètres, sur lequel se heurtent 200.000 belligérants, en regard des 90 kilomètres qui, au commencement de mars 1905, ont séparé 650.000 combattants russes et japonais ? Et pourtant l'histoire ne connaîtra qu'une bataille de Moukden.

Il est donc légitime d'envisager comme une seule et même bataille la journée du 14 octobre 1806, avec ses deux grands épisodes d'Iéna et d'Auerstædt. Dans l'ensemble, c'est la victoire d'Iéna, qui marque le point culminant du génie de Napoléon et de la capacité patriotique et guerrière des soldats de la Grande Armée, nos glorieux ancêtres.

Sur la valeur comparée du soldat prussien

et du troupier français, la série des bulletins de la Grande Armée contient une pièce qui a été fréquemment citée et qui mérite de l'être. C'est une lettre, réelle ou supposée, écrite par un officier de l'armée vaincue.

« S'il ne fallait que se servir de nos bras, « nous serions bientôt vainqueurs. Les Fran-« çais sont petits, chétifs. Un seul de nos Alle-« mands en battrait quatre ; mais ils devien-« nent au feu des êtres surnaturels. Ils sont « emportés par une ardeur inexprimable dont « on ne voit aucune trace dans nos soldats. « Que voulez-vous faire avec des paysans me-« nés au feu par des nobles, dont ils partagent « les dangers sans jamais partager ni les pas-« sions ni les récompenses ? »

D'autres correspondances allemandes, parfaitement authentiques cette fois, expriment l'étonnement que les automates prussiens, si corrects dans leurs uniformes, leur discipline et leurs manœuvres, aient pu être battus par des Français débraillés, frondeurs et mal alignés.

Ces témoignages sont précieux et leur portée s'étend bien au-delà de la campagne de 1806. Ils concordent avec les observations constantes de juges compétents et sincères.

Cent ans après Iéna, l'armée prussienne présente encore toutes les apparences extérieures

de la perfection. Qui sait, pourtant, quelles faiblesses se cachent sous son caporalisme guindé, sous ses méthodes de dressage à coups de bottes, sous sa hiérarchie féodale qui fait de l'épaulette d'officier le privilège d'une caste.

Quant au soldat français, il suffira de le soustraire à l'action dissolvante d'une propagande criminelle pour qu'il retrouve instantanément cette combinaison d'intelligence, d'entrain et de dévouement, don précieux et spécialement unique de la race française, gage des retours les plus inespérés de relèvement et de victoire.

VI

La poursuite stratégique

Quelque glorieux qu'ait été le double triomphe d'Iéna et d'Auerstædt, il n'a pourtant pas procuré au vainqueur des résultats aussi considérables que les trophées livrés, en 1805, à Napoléon, par la capitulation d'Ulm, et surtout en 1870 au maréchal de Moltke, par la journée de Sedan. Il faut chercher l'explication de ces différences, pour chacune des trois époques, dans la valeur personnelle du général de l'armée vaincue.

En 1806, ce général a été le duc de Brunswick, compagnon d'armes et élève du grand Frédéric. Aux yeux de la critique impartiale et avertie, le désastre qui termina sa carrière et sa vie n'a pas enseveli le souvenir de ses mérites militaires. Ces mérites étaient réels. Ils étaient entourés, depuis un demi-siècle, par une auréole que la fumée de la canonnade de Valmy n'avait pas voilée. A l'origine des guerres de la Révolution, le prestige de Brunswick était même si éclatant et si universel

que, quelques semaines avant la campagne de Valmy, le général de Narbonne, ministre de Louis XVI, lui écrivit, au nom du roi et du gouvernement, pour lui proposer le commandement en chef de l'armée française.

En 1806, à la tête de l'armée prussienne Brunswick eut à exercer un commandement rendu particulièrement difficile par le partage de son autorité avec Hohenlohe et les embarras causés par la cour. Sans doute, le généralissime commit personnellement des erreurs d'appréciation et des fautes de caractère. Il n'en est pas moins vrai qu'il a évité l'inertie de Mack à Ulm et de Mac-Mahon à Sedan. Sur le plateau de Thuringe, Brunswick à su manœuvrer. S'il ne put épargner à l'armée prussienne la défaite et la déroute, il la sauva au moins de l'enveloppement et de la capitulation globale.

D'autre part, ambitieux de cueillir tous les fruits de la victoire, Napoléon demanda à la poursuite stratégique le complément des résultats du champ de bataille.

Des débris des troupes battues, une partie s'était réfugiée dans la place d'Erfurt et de Magdebourg. Le reste repassa l'Elbe.

Le maréchal Ney commence par faire capituler Erfurt sans coup férir, puis va investir Magdebourg. Napoléon franchit l'Elbe et fait

son entrée dans la capitale du royaume de Prusse, à Berlin. La cavalerie de Murat, appuyée par les corps d'armée des maréchaux Lannes, Bernadotte et Soult, se lance à la poursuite des corps prussiens qui ont repassé l'Elbe.

Formés en plusieurs colonnes, ces corps hâtaient leur marche vers l'Oder et la Vistule pour se réfugier sous la protection des baïonnettes russes. Murat, au contraire, rivalisait de vitesse avec les fuyards pour s'interposer entre eux et l'Oder. La manœuvre française eut un succès complet.

Sur l'Oder même, l'audacieux général Lassalle, à la tête de 600 hussards, fait capituler par intimidation la place et la garnison de Stettin, capitale de la province de Poméranie. Cette ville était alors une des premières forteresses de l'Europe, avec 6.000 hommes de garnison et 160 pièces de gros calibre sur ses remparts. Jamais dans les invasions les plus désastreuses, une place française n'a donné le spectacle d'une pareille démoralisation.

En rase campagne, à Prenzlow, une colonne prussienne de 16.000 hommes, commandée par le prince de Hohenlohe, est investie par les escadrons de Murat et met bas les armes.

Avec une autre colonne, le général Blücher se rejette à l'ouest vers le Danemark, état neu-

tre. Il entre dans la ville libre de Lübeck, mais il y est attaqué de vive force par Bernadotte et Soult. Acculé à la frontière danoise, Blücher capitule à son tour avec 20.000 hommes.

Enfin, Magdebourg se rend au maréchal Ney avec sa garnison et les derniers restes des fuyards d'Iéna et d'Auerstædt.

Ainsi, si les deux armées de Hohenlohe et de Brunwick avaient échappé à la capitulation globale, elles n'avaient rien perdu pour attendre. Elles capitulèrent en détail jusqu'à la dernière escouade.

La reddition de Magdebourg date du 8 novembre 1806. Le 8 octobre, la Grande Armée s'était ébranlée pour franchir le Frankenwald. En un mois, les deux armées prussiennes étaient détruites et capturées. La Prusse était conquise jusqu'à l'Oder, sa capitale occupée.

Le roi de Prusse s'était réfugié à Kœnigsberg, à l'extrémité orientale de ses Etats ; la monarchie prussienne était virtuellement anéantie.

VII

Deux noms historiques

Du côté prussien, parmi les noms qui figurent dans les rencontres de la campagne de 1806, il en est deux qui méritent une mention spéciale : celui du prince Louis-Ferdinand de Prusse et le nom de Hohenlohe.

Le prince Louis était un neveu du grand Frédéric et très proche parent du roi régnant Frédéric-Guillaume III. En 1806, il était âgé de trente-quatre ans. C'était un homme magnifique, aux passions et à l'intelligence également vives. Sa nature exubérante se dépensait en orgies, qu'entrecoupaient la chasse et la musique. En 1906, à l'occasion du centième anniversaire de la mort du prince, on a exécuté en Allemagne un septuor de sa composition.

Louis-Ferdinand était l'antithèse vivante du roi son cousin, dont il raillait la prudence. Il fut l'une des premières victimes de la guerre dont il avait été l'un des promoteurs.

Le 10 octobre, pendant le combat de Saalfeld, le prince s'élança, à la tête de quelques

cavaliers, contre un détachement du 10ᵉ hussards français. Le sabre à la main, Louis-Ferdinand eut à soutenir un combat singulier avec un maréchal des logis nommé Guindey. Egalement ardents à la lutte et habiles dans l'escrime du sabre, les deux cavaliers se blessèrent réciproquement. Finalement, Guindey asséna à son adversaire un coup de taille qui atteignit le cerveau et détermina la mort.

Guindey fut décoré de la Légion d'honneur pour le fait d'armes de Saalfeld. Il reçut plus tard les galons d'officier et fut tué, étant lieutenant, en 1813, à la bataille de Hanau.

En 1904, le buste de Guindey a été inauguré à Laruns, dans les Basses-Pyrénées, sa ville natale.

Quant au prince Frédéric de Hohenlohe, qui commandait à Iéna, il appartenait à l'ancienne noblesse immédiate du Saint-Empire romain germanique. Cette noblesse était surtout nombreuse dans l'Allemagne du Sud. Elle prétendait dépendre *immédiatement* de l'Empereur. En réalité, elle se maintenait indépendante au milieu des états des princes souverains de Bavière, de Wurtemberg, de Bade, et perpétuait sur le territoire germanique l'émiettement et l'anarchie. Au mois de juillet 1806, Napoléon, en se proclamant Protecteur de la Confédération du Rhin, supprima l'indépendance de la

noblesse immédiate. Celle-ci fut *médiatisée* et soumise aux nouveaux rois de Bavière et de Wurtemberg et aux autres princes allemands, alliés de la France.

Dans des pareilles conditions, Hohenlohe ne pouvait être qu'un adversaire passionné de Napoléon. Général au service de la Prusse, il contribua par son incapacité à attirer sur cette puissance le désastre d'Iéna.

Après la bataille, Hohenlohe rallia une partie des fuyards et réussit à les faire repasser à l'est de l'Elbe. Malheureusement pour lui, poursuivi et gagné de vitesse par la cavalerie de Murat, il fut enveloppé à Prenzlow, le 28 octobre, et réduit à capituler.

Par une fatalité singulière, un siècle après Iéna et Prenzlow, le même nom de Hohenlohe s'est trouvé de nouveau néfaste pour le prestige de la Prusse. On croirait, en effet que, pour publier les *Mémoires* qui ont causé un tel scandale en Allemagne, le prince Alexandre de Hohenlohe avait attendu le centenaire précis de la défaite et de la capitulation.

Par la révélation des petitesses et des fourberies de la politique contemporaine de la Prusse, le nom de Hohenlohe évoque, sur le terrain de l'opinion publique et de la morale universelle des désastres plus dangereux peut-être que ceux des champs de bataille de 1806.



EYLAU

(7 et 8 février 1807)

I

La Grande Armée en Pologne

La petite ville d'Eylau compte aujourd'hui 4.000 habtants ; en 1807, sa population ne dépassait pas 1500 âmes. Elle appartient à la grande province de la Prusse, celle qui a donné leur titre royal aux Hohenzollern, jadis margraves-électeurs de Brandebourg. C'est

par cette circonstance que le nom de Prusse s'est étendu à tout le royaume des Hohenzollern, en attendant qu'une extension nouvelle l'applique à leur empire, c'est-à-dire à toute l'Allemagne.

La province de Prusse (Preussen) s'allonge de l'ouest à l'est, depuis la Poméranie jusqu'à la frontière russe. Son territoire est borné au nord par la Mer Baltique, au sud par une zone de plateaux coupés de lacs et de marais, qui le sépare des pays à population polonaise. Ce territoire se subdivise lui-même en deux : la Prusse Occidentale (West-Preussen) où se trouvent le cours inférieur et le delta de la Vistule avec le port de Dantzig ; la Prusse Orientale (Ost-Preussen) avec la capitale historique de toute la province, Kœnigsberg.

Eylau, le théâtre des événements, de 1807, est situé dans la Prusse Orientale. Son nom complet est Preussisch-Eylau, par opposition à une localité d'importance analogue appartenant à la Prusse Occidentale, Deutsch-Eylau. Preussisch-Eylau c'est l'Eylau des Prussiens, ou plutôt des Borusses, peuple de race slave subjugué au moyen âge par les Allemands, venus de l'ouest. Deutsch-Eylau, l'Eylau des Allemands, marque donc, dans le pays des Borusses, une première étape de l'occupation germanique, occupation qu'a suivie, par un sin-

gulier retour, le reflux du nom des Borusses sur la Germanie.

En 1806, l'armée prussienne avait été détruite à Iéna et dans la poursuite stratégique qui suivit cette bataille. Le roi Frédéric-Guillaume III s'était réfugié à Kœnigsberg, à l'extrémité de ses états.

Bientôt même, l'héritier du grand Frédéric, ne se jugea pas en sûreté dans cette forteresse. Il la quitta le 24 décembre, pour aller, avec la reine et la cour, se tapir à Memel, la dernière ville, presque le dernier lieu habité du territoire prussien sur la frontière de Russie. En effet, Memel est un port situé dans un recoin de la ligne frontière sur le goulet d'écoulement d'une lagune où se jette le fleuve qui porte en russe le nom de Niémen, et en allemand celui de Memel.

Il ne restait plus au roi, comme troupes de campagne, qu'un corps de 20.000 hommes. Ce corps était commandé par le général von L'Estocq, descendant de quelqu'un de ces huguenots français réfugiés en Allemagne après la Révocation de l'édit de Nantes.

La Russie, alliée de la Prusse, était entrée tardivement dans la lice. Ses armées avaient tenté d'arrêté la marche de Napoléon en Pologne, mais la Grande Armée avait franchi la Vistule et occupé Varsovie.

Depuis quinze ans déjà, le nom de Pologne n'était plus qu'une expression ethnographique. La malheureuse nation avait été démembrée entre les trois monarchies voisines : la Prusse, la Russie et l'Autriche. Dans le dernier partage, la Prusse avait obtenu, à l'ouest de la Vistule, Posen, qu'elle possède encore, et, sur la Vistule, Varsovie, l'ancienne capitale de toute la Pologne, ville que les traités de 1815 ont attribuée à la Russie. En 1806, la frontière conventionnelle entre le royaume de Prusse et l'empire de Russie courait, à l'est de la Vistule, dans une région confuse de lacs et de forêts, jusqu'au cours du Niémen.

Pendant le mois de décembre 1806, les Français livrèrent aux Russes, autour de Pultusk, une série de combats qui leur garantirent la possession de Varsovie.

Après Pultusk, Napoléon ne put, comme il avait fait après Iéna, poursuivre l'armée vaincue et tirer de la victoire tous ses fruits. Le temps était devenu affreux. La pluie et la neige détrempaient le sol ; les chemins étaient impraticables. L'équipement des soldats et les voitures de l'artillerie, réclamaient des réparations urgentes. Bref, l'empereur dut s'arrêter dans cette carrière d'offensive à outrance qui caractérisait la stratégie française depuis l'origine des guerres de la Révolution.

Force fut à Napoléon de revenir aux vieilles pratiques de la guerre méthodique, à cette division classique et alternée du drame militaire en actes et en entr'actes, les actes répondant aux campagnes, les entr'actes aux quartiers d'hiver. Comme jadis les troupes de Soubise ou de Villeroy, la Grande Armée suspendit les opérations actives et se disloqua en cantonnements dans les villes et les villages de la Pologne.

En arrière, dans la vallée de la Vistule, stationnait la réserve de cavalerie, sous les ordres du prince Murat, beau-frère de l'empereur et futur roi de Naples, à ce moment investi du titre de grand-duc de Berg. La garde impériale occupait Varsovie ; puis, sur un demi-cercle en avant de la capitale, se succédaient, de la doite à la gauche, le 5e corps (maréchal Lannes), le 3e (maréchal Davout), le 4e (maréchal Soult), le 7e (maréchal Augereau). Toutes ces forces formaient un groupe de 105.000 hommes.

Le groupe de Varsovie était séparé des côtes de la Baltique par un intervalle de 200 kilomètres. Sur cette étendue étaient dispersées les troupes de 2 corps seulement de la Grande Armée, le 6e corps d'armée (maréchal Ney) et le 1er corps (maréchal Bernadotte), totalisant 30.000 combattants.

II

Bennigsen

Qu'était devenue l'armée battue à Pultusk ? Elle avait disparu à l'est, isolée des Français par la région des lacs et des forêts. Entre elle et la Grande Armée, le contact avait été perdu. En sécurité, l'armée russe se renforçait et se réorganisait par les soins de son chef, le général comte de Bennigsen.

Petit gentilhomme du Hanovre, Bennigsen est un type représentatif de ces mercenaires allemands dont le flot a coulé pendant deux siècles sur la Russie pour l'organiser, l'administrer... et l'exploiter. Sa faveur fut grande sous l'impératrice Catherine II. Il fut un des chefs de la conjuration qui aboutit au meurtre de Paul Ier, vérification de la formule expérimentale : « La Russie est une monarchie absolue, tempérée par l'assassinat ».

A la fin de 1806, Bennigsen s'était trouvé de nouveau investi de la faveur du souverain régnant. Celui-ci était alors le tsar Alexandre Ier. Après Pultusk, le général parvint à réunir

sous son commandement 130.000 hommes organisés en 10 divisions.

Ainsi, dans les premiers jours de janvier 1807, les deux armées opposées se trouvaient l'une et l'autre dans une position de réorganisation et d'attente. La situation de Napoléon n'était pas sans péril.

La marche des Français sur Varsovie avait été dictée par une pensée de judicieuse politique. C'était, sinon la restauration du royaume de Pologne, œuvre dont la clairvoyance de Napoléon percevait sans peine les difficultés, du moins la libération partielle des populations polonaises asservies à la Prusse et à la Russie, et leur coopération contre les oppresseurs de leur nationalité. Ces prévisions ne furent pas trompées. Des compagnons d'armes de Kosciusko et des autres héros des guerres malheureuses de l'indépendance vinrent offrir leur épée au César libérateur. Ils levèrent pour son service des troupes acharnées à la vengeance. La plus illustre de ces recrues de la campagne de Pologne a été le prince Poniatowski, caractère chevaleresque que Napoléon devait faire, en 1813, le maréchal de France champ de bataille de Leipzig et qui justifia cet honneur par sa mort glorieuse dans les eaux de l'Elster.

Par compensation à ces avantages, Napoléon

à Varsovie se trouvait à 2.000 kilomètres de sa base d'opérations du Rhin. Sur les deux tiers de cette longueur, les communications de la Grande Armée étaient, au sud, à la merci d'une offensive de l'Autriche, de l'Autriche officiellement neutre mais encore frémissante de la campagne d'Austerlitz. Au nord, la ligne d'opérations de Napoléon était menacée plus immédiatement encore.

Entre cette ligne et la Mer Baltique s'étendait une bande de territoires prussiens peu ou point occupés par les Français. Sur la côte, à l'ouest, de la basse Vistule, les deux places prussiennes de Colberg et de Dantzig servaient de repaires et de points d'appui à des corps de partisans très entreprenants. Il est vrai qu'à l'est du fleuve, la province de Prusse était occupée, jusqu'à la rivière de la Passarge, par le corps d'armée de Bernadotte, qui se reliait par sa droite au maréchal Ney ; mais ces deux corps, avec leurs 30.000 hommes dispersés en cantonnements sur un front de 200 kilomètres, formaient un cordon incapable de résistance.

Le corps prussien de L'Estocq s'était replié sur Bennigsen. Il formait l'aile droite des masses que le général russe rassemblait dans la zone mystérieuse des forêts et des lacs.

III

Ouverture de la campagne d'hiver de 1807

Jomini, auteur militaire d'origine suisse, qui a écrit sur les guerres de la Révolution et de l'Empire des ouvrages restés classiques, servait alors, en qualité d'officier supérieur, dans un état-major de la Grande-Armée. On prétend que, se trouvant, à l'époque des cantonnements de Varsovie, dans l'entourage de Napoléon, il se permit de caractériser à haute voix les risques de la situation.

« Ah ! s'écria-t-il, si j'étais l'empereur d'Au-
« triche pendant un mois ! »

Et comme l'entourage, scandalisé et effrayé, voulait imposer silence à Jomini.

« Ah ! reprit celui-ci, si j'étais le général
« Bennigsen pendant un jour ! »

Bien que vivement sollicité par la Prusse de créer une diversion sur les derrières de la Grande Armée, l'Autriche refusa de se compromettre. Quant au général du tsar, sans connaître Jomini, il avait conçu la même manœuvre que ce théoricien de la stratégie.

Le 18 janvier 1807, Bennigsen reprend l'initiative des opérations actives et ouvre une campagne d'hiver. Il profitait de la gelée qui était venue raffermir le sol et supprimer l'obstacle des lacs et des marais, rendant ainsi de nouveau possibles les mouvements des colonnes et des convois. En outre, par une appréciation judicieuse des circonstances, le sagace Allemand estimait que l'hiver ajoutait aux chances de succès d'une armée du Nord, naturellement plus aguerrie aux frimas que les Français de Napoléon.

Laissant 3 divisions comme rideau, Bennigsen se met en marche avec les 7 divisions restantes, qui représentent un effectif de 80.000 combattants. Il se dirige sur la gauche des Français pour accabler Bernadotte, passer la Vistule et se rabattre ensuite sur la longue et fragile ligne d'opération de la Grande Armée. A l'aile droite, L'Estocq franchit la Passarge et marche parallèlement au littoral.

Bennigsen fut assez heureux pour dérober ses premiers mouvements à l'empereur ; mais les colonnes russes furent découvertes par les coureurs du maréchal Ney. Aussitôt, l'alarme est donnée aux cantonnements français, et Napoléon arrête sa décision.

Bernadotte, le premier et le plus dangereusement menacé, avait déjà rassemblé son corps

d'armée en serrant sur sa droite, vers la masse principale des troupes françaises. Les autres corps se rassemblent à leur tour. 4 d'entre eux, avec la garde et la réserve de cavalerie, vinrent se placer sur un front étendu, au nord-est de Varsovie. Un dernier corps d'armée, le 5e, restait chargé de la protection de la capitale.

Bernadotte reçut l'ordre de céder à la pression ennemie et de reculer en attirant Bennigsen à sa poursuite. Les Russes s'enfonçaient ainsi entre l'armée française et la mer. Napoléon entame alors une grande conversion à gauche, de manière à porter ses forces sur les derrières de l'armée ennemie. C'était la même manœuvre qui, au mois d'octobre précédent, lui avait procuré le beau succès d'Iéna. En janvier 1807, l'empereur escomptait un résultat plus complet encore, car, à la différence des Prussiens d'Iéna, les Russes n'avaient plus de retraite possible vers le nord, à moins de se précipiter dans les marais du delta de la Vistule et les lagunes de la Baltique.

Pour effectuer la manœuvre, Napoléon avait formé trois colonnes. A gauche, marchait le 6e corps, sous les ordres de son chef le maréchal Ney ; au centre, sous le commandement direct de l'empereur, le 4e et le 7e corps d'armée, la garde et la réserve de cavalerie de Murat. Enfin, la colonne de droite était constituée

par le 3e corps avec le maréchal Davout et ses 3 divisions, Morand, Gudin, Friant, qui venaient de s'immortaliser à Auerstædt. Au total 100.000 hommes, dont 23.000 cavaliers.

Conformément à ses instructions, Bernadotte bat en retraite lentement. Bennigsen le suit sans méfiance. Un pas de plus, et les Russes sont complètement tournés. Malheureusement, un officier français d'état-major, qui portait les ordres et le plan de l'empereur, tomba avec ses dépêches dans les mains des Cosaques. Averti du danger, Bennigsen rétrograda immédiatement.

Le plan primitif du général russe se trouvant éventé, celui-ci y renonça sans hésitation. Il ne se préoccupa plus que de couvrir Kœnigsberg et se mit en retraite sur cette ville.

Le recul compromettait le corps prussien de L'Estocq, qui s'était aventuré jusque sur la basse Vistule. Napoléon avait spécialement chargé le maréchal Ney de le poursuivre.

D'autre part, pour permettre aux Prussiens d'arriver à sa hauteur, Bennigsen, tout en se repliant devant les autres corps de la Grande Armée, marqua des temps d'arrêts et livra des combats d'arrière-garde.

Le 7 février, L'Estocq et Bennigsen se dirigeaient tous deux sur Kœnigsberg par deux routes parallèles, L'Estocq à gauche, suivi à distance

par le maréchal Ney, Bennigsen à droite. La route utilisée par le général russe passe par Preussisch-Eylau. Dans la même journée du 7, Bennigsen s'arrêta sur ce point pour faire face à la poursuite française.

IV

Le Combat du 7 février

Autour de Preussisch-Eylau, le terrain présente les caractères généraux de la topographie de la Prusse Orientale : un sol ondulé, parsemé de bouquets de bois, coupé de ruisseaux, de lacs et de marais. Au commencement de février 1807, les eaux étaient gelées et n'opposaient d'obstacles nulle part. Un tapis d'un pied de neige couvrait uniformément le pays.

Le 7 février, le gros des forces de Bennigsen était rassemblé, sur plusieurs lignes de profondeur à 1.500 mètres à l'est de la ville. Une arrière-garde de 12.000 hommes avait pris position à égale distance à l'ouest, barrant la route par laquelle arrivait la colonne centrale de la Grande Armée.

En tête de cette colonne marchaient des unités de cavalerie et le 4e corps d'armée (maréchal Soult). A trois heures du soir, Soult attaque l'arrière-garde russe. Après une vive résistance, celle-ci est refoulée sur la ville d'Eylau. Une sanglante bataille de rues s'engage.

Enfin, à dix heures du soir, l'arrière-garde russe était définitivement vaincue.

Napoléon occupa la ville d'Eylau. Au-delà il apercevait les feux de bivouac de l'armée de Bennigsen.

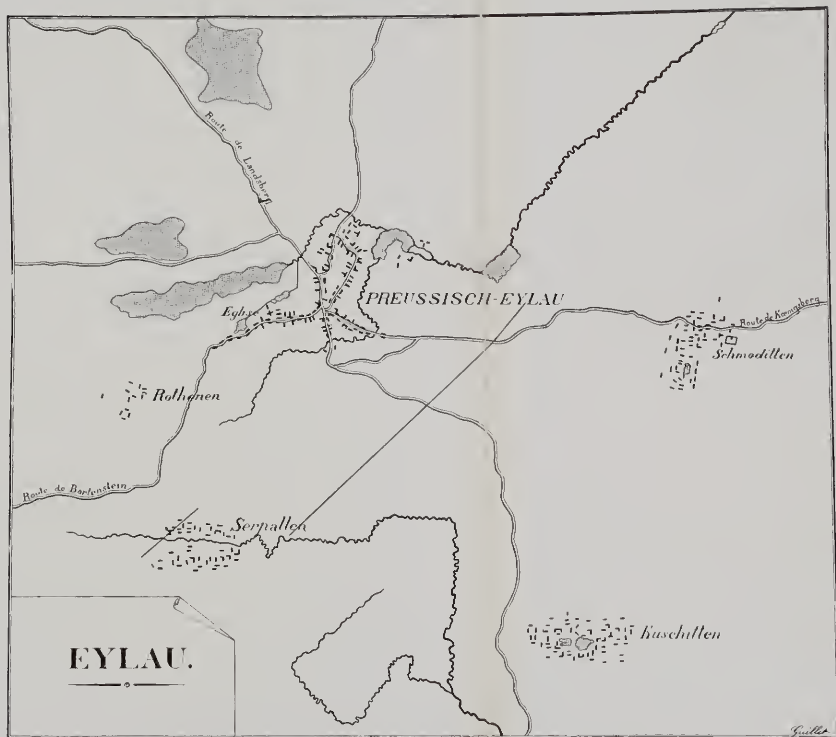
En dehors d'Eylau, la situation des différents corps de la Grande Armée découlait des ordres antérieurs de l'empereur. Le 1[er] corps (Bernadotte) qui avait dû reculer jusqu'à la Vistule, était à plusieurs jours de marche en arrière de Napoléon et, par cette raison, hors d'état de le soutenir. La colonne de droite, formée par le corps du maréchal Davout, marchait sans obstacle pour déborder la gauche de l'armée ennemie ; sa liaison avec les troupes du centre était satisfaisante.

Il n'en était pas de même pour le 6[e] corps, qui formait la colonne de gauche.

Les instructions du maréchal Ney lui prescrivaient de repousser L'Estocq sur Kœnigsberg. Elles ne prévoyaient pas l'hypothèse où les Prussiens s'écarteraient de cette direction pour rallier l'armée de Bennigsen. C'est cependant cette orientation nouvelle que L'Estocq adopta dès la matinée du 8 février, après s'être mis en relation avec son général en chef.

Sur cette partie de l'échiquier stratégique, la liaison fut beaucoup plus imparfaite entre le

maréchal Ney et Napoléon. C'est seulement dans l'après-midi du 8 février que le 6e corps reçut l'ordre de se rabattre dans la direction d'Eylau. Entre temps, il avait perdu le contact de la colonne prussienne.



Quinze cents toises (29..o mètres)

500 1 000 1500

V

Situation initiale le 8 février

Dans les trois colonnes de la Grande Armée, l'effectif des régiments d'infanterie et de cavalerie se trouvait notablement réduit. Des pertes en tués, blessés, éclopés et malades avaient été causées par les combats livrés aux arrière-gardes russes et prussiennes, ainsi que par les marches forcées et les bivouacs dans une saison rigoureuse. De plus, par suite du retard inévitable des convois de vivres, un grand nombre de soldats étaient, journellement et forcément, dispersés sur le pays à la recherche des subsistances.

Le 8 février au matin, l'empereur n'avait directement sous la main, à Eylau, que 51.000 combattants dont 12.000 cavaliers. C'était l'effectif réellement présent sous les armes dans les différentes fractions de la colonne du centre. L'artillerie comptait 160 pièces de canon.

Le 4e corps qui, la veille, avait enlevé Eylau, avait dépassé cette ville et s'était déployé, face aux Russes, dans une formation très étendue.

De ses 3 divisions, 2 avaient pris position au nord et à l'est de la ville. La troisième, commandée par le général Saint-Hilaire, était placée très loin à droite, dans la direction où débouchait la colonne de Davout.

Entre la division Saint-Hilaire et la ville, l'intervalle était occupé par le maréchal Augereau (7e corps) et la garde à pied. Les 2 divisions du 7e corps étaient accolées en formation d'attente, sur le revers d'un mamelon. La garde à pied était rangée derrière un autre mamelon, que couronnaient l'église et le cimetière d'Eylau et où l'empereur se tenait en personne.

Plus en arrière attendaient la cavalerie de la garde, commandée par le maréchal Bessières, et les escadrons de Murat. Enfin, d'autres unités de cavalerie formaient l'aile droite et l'aile gauche du front de bataille. Celui-ci mesurait une longueur totale de 5 kilomètres. Il était orienté face à l'est, parallèlement au front de l'adversaire.

Bennigsen s'était enfin résolu à recourir à la fortune des batailles.

En face de l'ordre étendu, adopté par les Français, il avait rassemblé son armée dans une formation très compacte. Indépendamment des Cosaques qui l'éclairaient aux deux ailes, son effectif, réduit par les pertes des

jours précédents, atteignait 74.000 combattants, dont 20.000 de cavalerie régulière. Toute cette masse d'hommes et de chevaux occupait le front normal d'une armée de 30.000 hommes. Dans l'espèce, le dispositif de Bennigsen était dépassé, à droite et à gauche, par la ligne des troupes françaises en position à Eylau. Ce dispositif était un rectangle de trois lignes de profondeur, entremêlé et fermé par des colonnes serrées. C'était, sous une forme nouvelle, l'opposition de la phalange à la légion.

Bennigsen disposait de 500 pièces de canon. La plupart étaient réparties devant le front. Toutefois, une batterie de 60 pièces de gros calibre appuyait la gauche.

Enfin, en avant des canons, était déployé un long rideau de tirailleurs d'infanterie. Dans l'organisation de l'armée russe, ces tirailleurs étaient fournis par des corps spéciaux, les régiments de chasseurs à pied. Quand l'artilllerie devait faire feu, ils démasquaient le front des batteries.

Le 8 février, à cinq heures et demie du matin, Bennigsen engagea l'action par une violente cannonade. L'empereur y répondit en portant en batterie les 160 pièces dont il pouvait disposer. La distance qui séparait les batteries françaises des lignes de l'infanterie et de la cavalerie russes était de 1.500 mètres

en moyenne. C'était, pour l'artillerie de l'époque, la bonne portée du tir à boulet ; le tir à mitraille s'effectuait à des distances moindres. Chaque boulet français portait dans les masses profondes des Russes et y enlevait des files entières.

Les Français souffraient beaucoup moins de ce combat d'artillerie, en raison des intervalles qui séparaient les troupes, de l'abri qu'elles trouvaient derrière les murs et les maisons d'Eylau et de l'habileté des officiers à utiliser le terrain.

Par exemple, l'artillerie du 7e corps, composée d'une trentaine de pièces, s'était primitivement mise en batterie sur la crête du mamelon dont l'infanterie occupait le revers. Il résultait de cette disposition que les boulets russes destinés aux pièces françaises dépassaient la ligne de ces pièces et venaient tomber en arrière dans les rangs de l'infanterie. Cette circonstance frappa le commandant de l'artillerie du 7e corps. C'était un général de brigade de l'arme, dont le nom est devenu justement célèbre, le général Sénarmont. Par son ordre, les pièces quittèrent la crête et allèrent se remettre en batterie sur une position plus avancée et sans péril pour l'infanterie amie.

Cependant, la phalange russe s'articulait à son tour. Des colonnes s'en détachaient pour

attaquer la position d'Eylau et le mamelon du cimetière qui en était la clé. Les 2 divisions de Soult supportaient tout l'effort de ces attaques et semblaient sur le point d'y succomber. Heureusement, vers huit heures et demie du matin, une diversion salutaire se produisit vers la droite française.

C'était l'entrée en ligne de Davout. Ses tirailleurs faisaient entendre leurs coups de fusil sur le flanc gauche des Russes et jusque sur les derrières. L'effort de l'ennemi parut se détourner d'Eylau. Ses colonnes s'accumulèrent à sa gauche, avec l'intention évidente d'écraser les nouveaux arrivants, c'est-à-dire les régiments de Davout.

Napoléon perçoit le danger que court le 3e corps. Pour y remédier, il envoie ses ordres au général Saint-Hilaire ainsi qu'au maréchal Augereau, qui commande le 7e corps d'armée. La division Saint-Hilaire appuie à sa droite pour joindre ses efforts à ceux du maréchal Davout.

En même temps, dans l'intervalle qui s'élargit encore entre Saint-Hilaire et Eylau, Augereau fait avancer les 2 divisions du 7e corps.

VI

La crise

A dix heures et demie, les trois divisions désignées entament la manœuvre. Dès le début, celle-ci s'impose à l'attention des Russes et dégage sensiblement Davout. Malheureusement, au même instant, une bourrasque de neige vient obscurcir l'atmosphère. Les divisions d'Augereau perdent leur direction. Elles appuient à gauche et, au lieu de dépasser le front des Russes, elles viennent butter contre la grande batterie de 60 pièces que cachait le rideau des tirailleurs russes. Ceux-ci démasquent la batterie, qui mitraille, brusquement et à bout portant, les bataillons français. L'infanterie et la cavalerie des Russes s'ébranlent à l'envi pour les écraser.

Dans cette effroyable mêlée, un des régiments du 7e corps, le 14e de ligne, est anéanti. De son effectif de 1200 hommes, la moitié gisent morts sur la neige, les autres sont couverts de blessures.

Le maréchal Augereau et ses deux divisionnaires sont blessés. Tous les officiers généraux et supérieurs du corps d'armée sont tués

ou blessés, avec la plupart des officiers et les deux tiers des soldats. Les débris du 7e corps battent en retraite sur le cimetière d'Eylau.

La retraite d'Augereau partageait l'armée française en deux tronçons : à droite, le 3e corps, appuyé par Saint-Hilaire ; à gauche, en dehors des réserves, les bataillons et les batteries qui défendaient péniblement la position d'Eylau et que les débris du 7e corps venaient effrayer, plutôt que renforcer. L'effectif total n'atteignait pas 45.000 hommes valides, tandis que Bennigsen, malgré ses pertes, avait encore plus de 60.000 combattants sous la main.

Maintenant, la phalange russe s'est transformée en foumilière. Sorties de son sein, une multitude de colonnes d'infanterie et de cavalerie s'engouffrent dans la trouée qui sépare les deux tronçons de l'armée française, pour les écraser isolément.

L'atmosphère s'étant éclaircie, le danger apparut à Napoléon dans toute sa gravité. Pour y parer, l'empereur ne disposait plus que de la garde à pied et à cheval et des divisions de la cavalerie de réserve.

Au premier appel de Napoléon, Murat était accouru au galop.

« Eh bien ! lui crie l'empereur, nous laisse-« ras-tu dévorer par ces gens-là ! »

La garde à cheval, sous le commandement

de Bessières, se lance la première à la charge. Elle est bientôt appuyée par la cavalerie de Murat : divisions de dragons Grouchy et Milhaud, division de cuirassiers d'Hautpoul. C'est une avalanche de 80 escadrons et de 9.000 chevaux qui s'écroule sur les Russes.

La gauche de Bennigsen qui menaçait d'écraser Davout, est refoulée par Murat. Ses deux premières lignes sont renversées, la troisième ligne n'échappe à la destruction qu'en s'adossant à un bois. La cavalerie française achetait ce résultat par des pertes cruelles ; le général d'Hautpoul, chef de la division de cuirassiers, était blessé mortellement.

Tandis que, sur cette partie du champ de bataille, le danger est conjuré, il reparaît plus menaçant à Eylau même.

Une colonne de 4.000 grenadiers russes marchait, avec un aplomb imperturbable, sur le cimetière. Là se tenait l'empereur, qui avait mis pied à terre. En vain les batteries françaises battent la colonne russe de front et d'écharpe, en ouvrant dans ses pelotons, des trouées sanglantes : les trouées se referment et la colonne avance toujours. Elle menaçait d'enlever la personne de l'Empereur. Déjà le grand écuyer avait fait avancer les chevaux ; mais Napoléon les renvoie.

« Quelle audace ! » répétait-il en regardant la

colonne russe se rapprocher. Et, d'un geste de colère, il fouettait la neige de sa cravache, comme jadis Xerxès fouettait la mer pour la punir de son insolence. D'ailleurs, Napoléon a toujours rendu justice à la solide bravoure des soldats russes. « Il ne suffit pas de les tuer », disait-il, « il faut encore les pousser pour les faire tomber ».

Enfin, au moment où l'audacieuse colonne va atteindre le cimetière, elle voit se déployer devant elle un bataillon de la garde impériale. Les grenadiers de la garde s'avancent au pas, alignés comme à la parade, et l'arme au bras. Leur tranquille valeur paraît si redoutable que la colonne russe s'arrête terrifiée. Profitant de cet instant d'hésitation, un escadron des chasseurs à cheval de la garde, de service auprès de la personne de l'empereur, charge la colonne en flanc. D'autres escadrons, détachés de la grande charge de Murat, lui coupent la retraite. Enfin, la terrible colonne s'évanouit, ensanglantant la neige par ses cadavres.

VII

La victoire

A deux heures du soir, la crise qui avait menacé le centre du dispositif français était dissipée. A la droite, le 3e corps continue son attaque avec succès. Il force la gauche russe à se replier en crochet, les boulets de son artillerie vont atteindre à revers les lignes de la droite ennemie.

Pareille à une tunique de Nessus, l'infanterie de Davout continue ses progrès pour envelopper l'armée ennemie. Elle parvient même à occuper le village de Kuschitten derrière l'aile gauche des Russes. Que le 6e corps français apparaisse à son tour derrière l'aile droite, et Bennigsen est perdu.

Heureusement pour lui, ce ne sont pas les colonnes de Ney qui débouchent dans la soirée. C'est un renfort attendu et judicieusement appelé. Sacrifiant des arrière-gardes, L'Estocq avait réussi à ralentir et à dépister la poursuite française. Il précipita sa marche et arriva sur le champ de bataille avec 9 bataillons, 29

escadrons, 2 batteries à cheval, soit 5.600 hommes de troupes fraîches.

Les Prussiens débouchaient derrière la droite de Bennigsen. Toutefois, comme le danger le plus pressant était à gauche, c'est là que le général du tsar envoya le renfort pour arrêter les progrès de Davout.

L'Estocq défile derrière toute l'armée russe. Par un mouvement en tiroir, une partie de ses troupes se prolonge en échelon au-delà de Kuschitten.

Ce village n'était encore occupé que par quelques compagnies de l'infanterie de Davout. Dans l'aile débordante que constituait le 3e corps d'armée, ces compagnies formaient l'organe débordant le plus extrême.

Or, voici qu'elles sont débordées elles-mêmes par l'échelon en tiroir de L'Estocq. Attaquées en même temps de front, les compagnies de Kuschitten sont délogées et même détruites.

Encouragée par le secours des Prussiens, la gauche russe reprend l'offensive et force tout le 3e corps à reculer. Enfin, à huit heures du soir, le canon du maréchal Ney se fait entendre derrière la droite des Russes : c'est l'annonce de la victoire pour les Français.

En réalité, la nuit avat déjà mis fin à l'action. Toutefois, songeant au lendemain et mé-

nacé d'être enfermé entre les deux maréchaux, Bennigsen se décida à la retraite. Après quelques contre-attaques partielles, les colonnes russes se retirèrent à travers champs, dans les ténèbres de la nuit.

Ainsi finit cette bataille meurtrière. Commencée en réalité le 7 février à trois heures de l'après-midi, elle n'était terminée que le 8 à onze heures du soir, après 32 heures d'une lutte presque ininterrompue.

Bennigsen avait mis en ligne plus de 80.000 hommes, Russes et Prussiens. Quant à la Grande Armée, elle n'avait réellement engagé que 67.000 combattants appartenant aux unités suivantes : garde impériale, réserve de cavalerie, 4e, 7e et 3e corps d'armée.

Appelé trop tard sur le champ de bataille, le 6e corps d'armée n'était arrivé qu'au moment où la nuit mettait fin à l'engagement. Dans ces conditions, le maréchal Ney n'avait pu agir que comme une menace pour le lendemain, au lieu de compléter par son intervention immédiate l'enveloppement et la défaite de l'armée ennemie.

Celle-ci perdait près de 27.000 hommes tués, blessés ou prisonniers, 33 pour 100 ou le tiers des troupes engagées, avec 24 pièces de canon. Toutefois, son ordre de bataille n'avait pas été

rompu, et tout en reculant, elle restait redoutable.

La perte de la Grande Armée dépassait 29.000 hommes. C'était une proportion de 44 pour 100, presque la moitié de l'effectif engagé. De plus, blessure cruelle à l'honneur des régiments français, cinq de leurs aigles étaient emportés comme trophées par Bennigsen.

Quels que soient le courage et le dévouement des troupes, leur résistance physique et morale aux souffrances et aux émotions du champ de bataille ne peut se prolonger indéfiniment. Il existe, pour l'héroïsme même, une limite, un point critique après lequel l'équilibre se rompt.

Le 8 février au soir, la Grande Armée approchait de la limite. Napoléon avait le sentiment de ce danger. En y ajoutant les pertes et les autres causes d'affaiblissement, l'empereur tremblait devant l'éventualité d'avoir à recommencer la lutte le lendemain.

En résumé, la victoire d'Eylau était loin d'être aussi décisive que celle d'Iéna. Aussi ne put-elle être complétée par la poursuite stratégique de l'armée battue.

Le 9 février, il est vrai, à la pointe du jour, Murat lança ses escadrons ; mais ses éclaireurs s'arrêtèrent en vue des clochers de Kœnigsberg. L'armée russe prit position sur les glacis de cette place forte, appuyée à ses ouvra-

ges, réorganisée au moyen de ses ressources.

Subissant la loi des intempéries, les belligérants durent suspendre de nouveau les opérations actives et rentrer en quartiers d'hiver. La Grande Armée prit ses cantonnements sur la Passarge. Au lieu de s'étendre jusqu'à Varsovie, elle serra vers le nord. Sa gauche, appuyée à la mer, ne courait plus le risque d'être tournée.

Instruit par les événements, Napoléon avait rétréci son front et garanti la sûreté de ses communications. Pour compléter cette sûreté, l'Empereur décida le siège de Dantzig. L'opération fut confiée au 10e corps d'armée, rassemblé sous le commandement du maréchal Lefebvre, le mari de Madame Sans-Gêne et le futur duc de Dantzig. Plus loin, vers l'ouest, sur le littoral de la Poméranie, la place de Colberg fut étroitement bloquée. Le 7e corps, désorganisé à Eylau, fut dissous et ses débris répartis entre les autres corps d'armée.

Bennigsen avait suivi Napoléon rétrogradant sur la Passarge. Il prit ses quartiers à une vingtaine de kilomètres des Français, les avant-postes au contact. Les deux adversaires pansaient leurs blessures et réparaient leurs forces en attendant que le reour du printemps permît l'ouverture d'une nouvelle campagne.

VIII

Enseignements et rapprochements

La campagne d'hiver de 1807 a eu pour résultat immédiat un progrès dans l'organisation des armées. Jusqu'à cette date, le transport des blessés et des vivres en campagne était confié à des entreprises civiles, dont les services étaient généralement irréguliers et insuffisants. Cette insuffisance éclata avec une irréfutable évidence dans les fondrières et les neiges de la Pologne et de la Prusse Orientale. Aussi, Napoléon reconnut-il la nécessité de militariser les conducteur des ambulances et des convois. Il institua en conséquence le corps du train des équipages militaires.

A la même époque, et toujours sous la pression des besoins, l'empereur inaugura des groupements miltaires de boulangers et d'infirmiers.

Dans le domaine de la stratégie, la conversion de Bennigsen sur la gauche des cantonnements français et la réponse de Napoléon sur la gauche de Bennigsen sont deux concep-

tions du même ordre et toutes les deux dignes d'admiration. Un rapprochement permet d'apprécier, par le contraste, la valeur de ces modèles de l'art de la guerre. C'est l'indigence intellectuelle révélée en Mandchourie par les états-majors russes et japonais, alors que la stratégie des uns et des autres avait pris pour axe commun la voie ferrée de Karbine à Port-Arthur, et que toutes les évolutions se réduisaient à un mouvement de va et vient, comme pour le piston d'une locomotive.

Il convient d'ajouter que cette tyrannie du chemin de fer était, pour une large part, la rançon des effectifs démesurées des armées en présence et de l'énormité de leurs consommations en vivres et en munitions. Depuis cette expérience, d'ailleurs si récente, les derniers progrès de l'industrie mécanique autorisent à prévoir, sur les lignes d'opérations des armées, des convois de camions automobiles, comparables aux trains de marchandises pour la capacité de chargement et la vitesse. Dès lors, au réseau nécessairement rigide et restreint des voies ferrées, une revanche inattendue substituera le réseau routier avec le champ indéfini de ses combinaisons. Dès lors aussi, les enseignements stratégiques des Bennigsen et des Napoléon recouvreront toute leur autorité.

Avant la bataille de Moukden, Russes et Japonais sont restés immobiles et au contact pendant 3 longs mois de l'hiver 1904-1905 ; comme Napoléon et Bennigsen en 1807, avant et après Eylau ; comme faisaient, cent ans auparavant, Français et Impériaux dans l'alternance routinière des campagnes et des quartiers d'hiver. Il y a dans ce retour des mêmes méthodes, à trois époques de l'art de la guerre si différentes entre elles, matière à plus d'une réflexion.

Les leçons tactiques de la campagne d'Eylau sont nécessairement devenues moins applicables, en raison de la supériorité incomparable que l'invention scientifique et le progrès industriel ont conféré à l'armement actuel. Devant les fusils à répétition et les canons à tir rapide, la cavalerie ne peut plus songer à déchaîner sur le champ de bataille, du moins dans des formations serrées, la tempête équestre des escadrons de Murat. Déjà, en 1870, sous le tir du fusil à aiguille des Prussiens, les cuirassiers français s'étaient sacrifiés avec gloire mais sans utilité.

Sous l'influence de cette leçon et d'autres considérations du même ordre, la tactique contemporaine s'est ingéniée à neutraliser les effets meurtriers du nouvel armement.

Elle a certainement obtenu des résultats.

En effet, dans la bataille de Moukden, les pertes pour le parti vainqueur, en l'espèce les Japonais, ne semblent pas avoir dépassé un dixième ou 10 pour 100 de l'effectif engagé, tandis qu'à Eylau, la perte des Français s'est élevée à 44 pour 100, quadruplant ainsi la proportion.

Pourtant, les fusils à pierre des combattants de 1807 portaient à peine à 200 mètres au lieu de 2.000 comme en 1905 ; dans une journée de combat, ils lançaient un maximum de 20 projectiles au lieu de 400. Mais aussi, les adversaires se battaient à courte distance, et fréquemment corps à corps. Ainsi s'expliquent des massacres comme l'anéantissement du 14e de ligne.

L'exemple de ce malheureux régiment a été souvent cité comme une objection à des systèmes de recrutement rigoureusement régionaux. Si, a-t-on dit avec raison, on admet qu'un corps de troupe puisse se recruter exclusivement sur une circonscription territoriale unique et que, d'autre part, ce régiment soit exposé à disparaître sur un champ de bataille comme le 14e à Eylau, toute la jeunesse de la circonscription sera ainsi fauchée.

Avec le service universel et l'appel des réserves, ce serait même toute la population virile d'une région qui pourrait être engloutie

dans le désastre. Il y a dans ces considérations des arguments sérieux pour répartir les risques plus largement sur le territoire.

En France, cent ans plus tard, les troubles de 1907 et la mutinerie des régiments du Midi, sont venus renforcer, contre le recrutement régional, la leçon de 1807.

IX

L'Illustration littéraire et artistique de la bataille d'Eylau

Pour des raisons déjà déduites à l'occasion des deux grands épisodes de la victoire d'Iéna, il est légitime d'envisager l'ensemble des événements du 7 et du 8 février 1807 comme une seule et même bataille ; c'est la bataille d'Eylau.

Cette rencontre est l'une des plus dramatiques de toute l'épopée napoléonienne. Quand ses détails furent connus en France, ils firent baisser le taux de la rente, ou suivant l'expression du temps, le cours des papiers publics. Dans la Grande Armée, l'opinion était si impressionnée qu'elle réclamait, comme une mesure urgente, d'évacuer la Prusse et même Varsovie et de repasser la Vistule. L'empereur eut la fermeté de résister à ces suggestions, et avec raison, car un recul aussi prononcé, dans un tel moment, risquait d'exagérer l'ascendant de Bennigsen et de causer une panique dans les rangs français.

En définitive, la bataille d'Eylau a laissé chez les contemporains et chez Napoléon lui-même, en dépit de sa résistance à la sensibilité, une impression dont la littérature et les arts ont conservé la trace. Parmi les documents imprimés, figurent en première ligne les bulletins de la Grande Armée. Ce sont des pièces essentiellement tendancieuses, que l'empereur publiait pour satisfaire la curiosité publique, entretenir la confiance de l'armée et de la nation, abuser les adversaires sur ses forces et sur ses projets. Cette constatation ne donne que plus de prix aux aveux qui percent à travers la littérature officielle des bulletins.

Après Eylau, l'empereur effectua plusieurs visites du champ de bataille. Il affecta même de bivouaquer une semaine sur cet emplacement, pour affirmer sa victoire. A propos du théâtre de la grande charge de Murat, Napoléon a écrit dans le 58e bulletin :

« Cette partie du champ de bataille fait horreur à voir ».

Le 64e bulletin rappelle la pernicieuse coutume, alors en usage dans l'infanterie russe, de déposer ses sacs avant de se battre. « Qu'on « se figure sur un espace d'une lieue carrée, « 9 ou 10.000 cadavres, 4 ou 5.000 chevaux « tués, des lignes de sacs russes, des débris de « fusils et de sabres ; la terre couverte de bou-

« lets, d'obus, de munitions ; 24 pièces de ca-
« non, auprès desquelles on voyait les cada-
« vres des conducteurs tués au moment où ils
« faisaient des efforts pour les enlever : tout
« cela avait plus de relief sur un fond de
« neige ».

Une circonstance rendait plus particulièrement émouvant l'aspect des blessés et des morts ; c'est l'uniforme blanc dont quelques régiments français étaient habillés.

En France, avant la Révolution, l'habit blanc était l'uniforme de la majeure partie de l'infanterie. Cet uniforme était rehaussé, au collet, aux revers, aux parements des manches, par des pièces d'étoffes de couleurs variées : vert, bleu, citron, cramoisi, aurore, etc. C'étaient les couleurs distinctives des régiments. Leur combinaison avec le fond blanc des uniformes réalisait la variété dans l'unité. Elle permettait d'obtenir, surtout dans la tenue des officiers, des effets très séduisants de distinction et d'harmonie.

Au vêtement de l'armée royale, la Convention avait substitué l'habit bleu foncé ; mais l'infanterie française n'avait cessé de regretter la discrète élégance des uniformes de jadis. A ces regrets vinrent s'ajouter, de la part de l'administration impériale, une considération d'économie. L'indigo, qui formait la base de la

teinture bleue des draps d'ordonnance, est une denrée coloniale dont le prix s'était démesurément accru par l'effet de la guerre avec l'Angleterre et de l'interception du commerce maritime. Inspiré par toutes ces raisons, un décret impérial du 25 avril 1806 prescrivit l'essai de l'habit blanc dans une vingtaine de régiments d'infanterie. Plusieurs d'entre eux figuraient à Eylau, notamment le malheureux 14e de ligne.

Sur un fond de drap blanc, le sang des blessés et des morts ressortait avec une vigueur impressionnante. C'est à cette cause de démoralisation que certains mémoires du premier Empire attribuent l'infériorité combative des troupes autrichiennes, dont l'habit blanc était resté l'uniforme caractéristique. Peut-être à Eylau en février, comme à Friedland au mois de juin suivant, Napoléon fut-il affecté par cette impression sinistre. Toujours est-il qu'un décret du 29 juin ordonna de cesser les essais et de rendre l'habit bleu à toute l'infanterie.

A l'occasion d'une des visites du champ de bataille d'Eylau, effectuée par l'empereur le 9 février, le lendemain même de l'action, un témoin oculaire, Saint-Chamant, a consigné des détails significatifs. L'armée était très mécontente de cette boucherie qui n'avait abouti qu'à une demi-victoire.

« Un régiment », dit Saint-Chamant « dont
« l'aigle avait été ébranlée de dessus sa pique
« triomphale par les balles et la mitraille, l'avait
« attachée et raffermie avec des crêpes noirs.
« Ce régiment avait aussi perdu son colonel
« et, par ces signes de deuil, il voulait sans
« doute honorer sa mémoire ».

« L'empereur arriva, suivi de son état-major
« et des curieux de cour qui, ayant appris que
« l'ennemi s'était retiré, montraient beaucoup
« d'empressement à visiter le champ de ba-
« taille. Ces crêpes noirs ayant offusqué sa
« vue, il en témoigna quelque ressentiment.

« Je ne veux pas », s'écria-t-il, « voir jamais
« mes drapeaux en deuil. Nous avons perdu
« bon nombre de nos amis et de nos braves
« compagnons : leur sort est à envier. Occu-
« pons-nous de les venger, car les larmes ne
« conviennent qu'aux femmes ».

« On s'empressa d'ôter les crêpes noirs qui
« avaient offusqué sa vue ».

Avec un instinct admirable et touchant, les soldats interpellés par Napoléon sentaient qu'il ne s'agissait pas alors de récriminer contre les fautes de leur général, mais de les réparer par de nouveaux exploits, par de nouveaux sacrifices. A leurs yeux, l'empereur était moins le chef de l'Etat qu'un chef de guerre, défendant contre les assauts renaissants d'une coalition

implacable, la France et les légitimes conquêtes de la Révolution.

La peinture, à son tour, s'est essayée à traduire la désolation du même champ de bataille. Le musée de Versailles possède une *bataille d'Eylau* par le baron Gros, l'un des maîtres de l'école française. Le tableau est remarquable par la sûreté du dessin, la richesse du coloris, la justesse de la perspective, tant aérienne que linéaire. Quant à l'attitude et à l'expression des personnages, elles s'inspirent d'une convention qui nous paraît à bon droit ridicule. Il y a là, s'enlevant en couleurs vives sur le sol neigeux et le fond livide du ciel, un groupe de cavaliers avec Murat empanaché et Napoléon étendant le bras dans un geste bénisseur. Dans un angle du tableau, au premier plan, un grenadier russe blessé, coiffé de sa mitre de cuivre, darde sur l'empereur un regard farouche. L'ensemble compose un modèle réussi du style pompier.

Cette emphase est caractéristique de l'art et de la littérature du premier Empire. Napoléon lui-même y sacrifiait volontiers dans ses proclamations. Exemple, cette finale, écrite précisément à l'occasion d'Eylau :

« Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'en-
« nemi, nous allons nous rapprocher de la
« Vistule et rentrer dans nos cantonnements.

« Qui osera en troubler le repos s'en repentira;
« car au-delà de la Vistule comme au-delà du
« Danube, au milieu des frimas de l'hiver
« comme au commencement de l'automne,
« nous serons toujours les soldats français et
« les soldats français de la Grande Armée ».

Il faut ajouter, et c'est là leur justification, que ces vulgarités de style étaient préméditées. C'était, pour l'empereur, un moyen d'enflammer les âmes simples de ses soldats et d'entretenir dans les cœurs l'enthousiasme et le dévouement.

Au salon de 1907 (Société des Artistes français), le centenaire d'Eylau était rappelé par un tableau du peintre Malespina. Le tableau portait sur le catalogue le numéro 1070 avec ce titre :

Haut les têtes !... Eylau 1807

Les personnages appartiennent au régiment des grenadiers à cheval de la garde impériale, et la scène est un épisode de la grande charge. Dans cette charge, le colonel Lepic, à la tête de deux escadrons des grenadiers à cheval, traversa complètement les trois lignes de l'armée russe à l'aller. Il les traversa de nouveau au retour pour revenir au point de départ.

Un épisode plus tragique encore, se trouve décrit dans les *Mémoires du général baron de Marbot*, qui ont obtenu un si vif succès à leur

publication de 1891. C'est l'immolation du 14e de ligne.

Marbot était alors capitaine et servait sur le champ de bataille en qualité d'aide de camp du maréchal Augereau, le commandant du 7e corps d'armée auquel appartenait le malheureux régiment. Il reçut la mission de rappeler le 14e, qui était resté isolé sur un monticule après la retraite du corps d'armée.

« Je trouvai », écrit Marbot, « le 14e formé « en carré sur le haut du monticule. Mais « comme les pentes du terrain étaient fort dou- « ces, la cavalerie ennemie avait pu exécuter « plusieurs charges contre le régiment fran- « çais qui, les ayant vigoureusement repous- « sées, était entouré par un cercle de cadavres « de chevaux et de dragons russes, formant « une espèce de rempart, qui rendait désor- « mais la position presque inaccessible à la « cavalerie, car, malgré l'aide de nos fantas- « sins, j'eus beaucoup de peine à passer dessus « ce sanglant et affreux retranchement. J'étais « enfin dans le carré ».

Depuis la mort de son colonel, tué six semaines auparavant, le régiment était commandé par un chef de bataillon, le commandant Daussy.

« Le commandant », continue Marbot « me « remit son aigle que les soldats, glorieux dé-

« bris de cet intrépide régiment, saluèrent
« pour la dernière fois des cris de *Vive l'em-*
« *pereur !*... eux qui allaient mourir pour lui.
« C'était le *Cœsar, morituri te salutant !* de
« Tacite ; mais ce cri était poussé ici par des
« héros ».

Le malheureux régiment succomba sous une grêle de boulets et une nuée d'assaillants. Avant d'expirer, le commandant Daussy reçut plus de quarante blessures. On le vit tomber trois fois et trois fois se relever couvert de sang pour combattre. Il immola dix ou douze ennemis de sa main.

Quant à l'aide de camp, une fois sa mission exécutée, il était revenu à Eylau, emporté par le galop irrésistible de sa monture.

Dans d'autres mémoires, moins pittoresques, mais plus instructifs que ceux de Marbot, les *Souvenirs militaires du duc de Fezensac*, un autre officier de la Grande Armée a révélé bien des faiblesses peu connues, bien des fissures de ce colosse légendaire.

A l'époque de la bataille d'Eylau, Fezensac était officier d'ordonnance du maréchal Ney. C'est lui qui fut envoyé par le maréchal pour établir la liaison avec Napoléon et rapporter les ordres de l'empereur. Les ordres parvinrent tardivement au maréchal, et ce retard empêcha la victoire d'être décisive.

Quant à la responsabilité, Fezensac la rejette nettement sur le laisser aller qui régnait alors dans le service d'état-major.

Pour l'exécution d'une mission aussi importante que la sienne, « il n'y avait pas moyen « de trouver un guide. Demander une escorte « ne se pouvait pas plus que demander un « cheval. Un officier avait toujours un cheval « excellent, il connaissait le pays, il n'était « pas pris, il n'éprouvait pas d'accidents. Il « arrivait rapidement à sa destination et l'on « en doutait si peu que l'on n'en envoyait pas « toujours un second ».

On manquait de cartes topographiques : « L'ordre devait être exécuté, et l'on ne s'em-« barrassait pas des moyens. Cette volonté de « ne rien voir d'impossible, cette confiance illi-« mitée dans le succès, qui avait d'abord été « une des causes de nos avantages, ont fini « par nous devenir fatales ».

Enfin, à l'occasion de l'illustration d'Eylau, il n'est pas oiseux de rappeler que cette bataille a fourni, sous Louis-Philippe, le sujet d'un des premiers panoramas circulaires. Ce panorama était l'œuvre du colonel Langlois, un soldat des guerres du premier empire doublé d'un artiste de race. Comme peintre, Langlois fut, d'ailleurs, un élève du baron Gros.

C'est lui qui a imaginé de transporter le

spectateur au centre de l'action représentée. Il a élevé le genre du panorama à la hauteur de la grande peinture historique. Celui d'Eylau dégageait une émotion tragique comme la bataille elle-même.

X

La part respective de Napoléon et de la Grande Armée dans la victoire

A l'occasion du grand Condé, ce modèle de l'inspiration militaire comme Turenne est le type de la prévoyance et du calcul, Bossuet parle de la gloire que les généraux partagent avec le soldat. Dans la victoire d'Eylau, la gloire du soldat français dépasse, sans contredit, celle du général.

La personnalité et la fortune de Napoléon ont exercé sur les générations contemporaines ou rapprochées du grand homme une impression telle qu'elles excluaient toute impartialité. Historiens et écrivains ont oscillé, sans transition et sans examen, entre l'apothéose et l'anathème. Sous l'action des passions contraires, la légende s'est substituée à l'histoire.

Après un siècle écoulé, l'histoire a enfin repris ses droits. Elle se permet aujourd'hui de soumettre à l'examen de la libre critique le dogme napoléonien et de prononcer, sans

parti pris, des jugements également éloignés du fétichisme et du dénigrement.

D'une étude attentive du génie de Napoléon, il ressortirait peut-être qu'après avoir atteint son apogée à Iéna, ce génie a descendu à Eylau la première marche d'un déclin qui devait aboutir à Leipzig et à Waterloo. Naturellement, une telle affirmation ne peut être ici qu'énoncée. Sa discussion entraînerait bien loin de l'épisode d'Eylau.

Peut-être aussi à Eylau, Napoléon a-t-il simplement subi la loi des circonstances déprimantes de la fatigue et du climat. Dans la série ininterrompue des marches et des combats de la Grande Armée à travers l'Allemagne et la Pologne, depuis les préliminaires d'Iéna au commencement d'octobre 1806, la disproportion avait fini par éclater entre l'intensité de l'effort et la capacité des forces humaines. Si le mot de surmenage n'existait pas encore en 1807, l'effet qu'il traduit ne s'en faisait pas moins sentir jusqu'aux rangs supérieurs de la hiérarchie. Joint aux rigueurs de l'hiver, il causait des maladies qui atteignaient les chefs les plus robustes, tels que Lannes, Murat, Augereau, Soult et qui, en dépit de leur ardeur, leur imposaient le repos. Porquoi les mêmes causes physiques n'auraient-elles pas pesé aussi sur les puissantes facultés de l'empereur.

Comme ses lieutenants et plus encore qu'eux, tous, Napoléon était un Latin. Il l'était par son atavisme, par son tempérament, par le milieu et l'éducation de son enfance. Qui pourrait préciser dans quelle mesure les mystérieuses influences du ciel et des horizons lumineux de la Corse ont contribué à former le génie du grand homme ? Quoi d'étonnant à ce que, dans l'âpre hiver du Nord, ce génie ait été voilé comme le soleil ?

Sur les échiquiers de la stratégie, le problème qui s'impose à la sagacité d'un général est une équation à trois inconnues : l'espace, le temps, les effectifs ou plutôt les forces, dans l'acception matérielle et morale du mot. L'énoncé du problème est le suivant : amener sur le point le plus important, au moment le plus opportun, le maximum des forces.

Dans la soirée du 7 février et la matinée du 8, l'effectif de l'armée française était inférieur d'un tiers à celui de l'adversaire. Cette infériorité ne pouvait être balancée que par l'intervention des deux colonnes de Davout et de Ney, cette dernière retardée par la résistance de L'Estocq. Or, par l'effet de cette résistance, par l'influence perturbatrice de la saison et, il faut bien ajouter, par l'insuffisance des instructions de l'empereur et les traditions vicieuses de l'état-major, le moment de la coopération

des deux colonnes échappait au calcul pour ne plus relever que du hasard. En attaquant, dans des conditions aussi défavorables, un adversaire comme Bennigsen, l'empereur a cédé à l'impulsion plutôt qu'il n'a obéi à la réflexion. Il s'est exposé à une somme de risques telle que le sang de ses soldats, répandu à torrents, a suffi à peine pour la conjurer.

Dans les manœuvres qui ont précédé la bataille, la critique est obligée de reconnaître que Bennigsen s'est montré supérieur à Napoléon. Dès que le général russe s'aperçoit que son plan de conversion à gauche est éventé, il ne s'y obstine pas et se replie sans retard sur Kœnigsberg. L'empereur n'avait qu'à l'imiter et à se replier sur la Passarge comme il fut obligé de le faire un mois plus tard. Au mois de mars, la position occupée par la Grande Armée aurait été identiquement la même, avec cet avantage que les Français n'auraient pas subi l'hécatombe et la dépression morale d'Eylau et qu'ils n'auraient pas procuré à Bennigsen un prétexte pour se proclamer victorieux.

A Eylau, ce nest pas Turenne qui a revécu Napoléon. Ce n'est pas davantage le Condé de Rocroy, mais bien le Charles XII de Poltava. Aussi a-t-on pu écrire qu'à Eylau, Napoléon avait frisé un Poltava.

Par un glorieux contraste, dans cette bataille

si disputée, l'héroïsme de l'armée française s'est élevé à un sommet qui jamais, chez aucun peuple et dans aucun temps, n'a encore été atteint. Loin d'ébranler cet héroïsme, les surprises du climat et la valeur de l'adversaire n'avaient d'autre effet que d'exalter son essor.

A Eylau, la Grande Armée, à tous les échelons de la hiérarchie, a réalisé la vaillance avec ses attributs les plus opposés : élan et ténacité, « furia » et sang-froid, initiative et discipline, passion et devoir, volonté et sacrifice. Mille épisodes de détail, mille traits de bravoure individuelle démontrent la vérité de ce jugement. Un pareil exemple personnifie par excellence la vertu militaire, ou plus simplement, dans son acceptation primitive et la plus haute, la vertu.

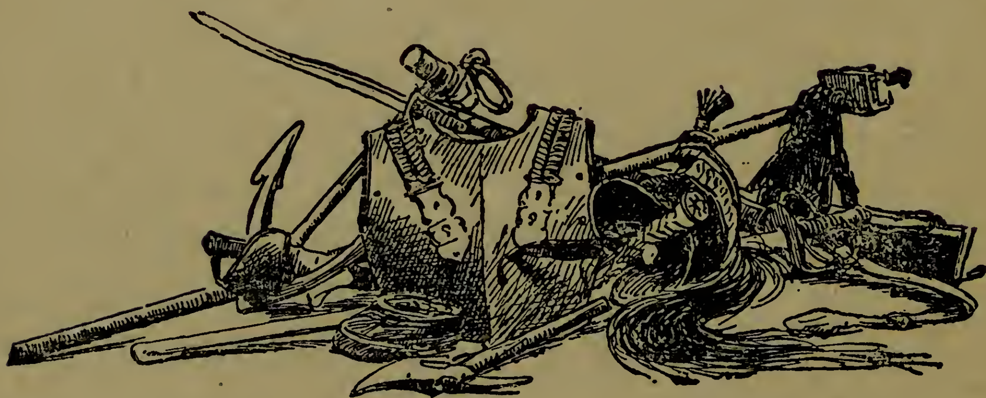
En 1806, un nom s'est trouvé particulièrement néfaste pour le prestige de la Prusse. C'est celui du prince de Hohenlohe, ce général incapable, responsable de la défaite d'Iéna et de la capitulation de Prenzlow. Cent ans plus tard, le même nom a porté à ce prestige une nouvelle atteinte par les mémoires d'un autre prince de Hohenlohe, un diplomate cette fois.

Est-ce une loi mystérieuse ? Le centenaire d'Eylau a coïncidé également avec une explosion agressive de l'impérialisme germanique.

A l'occasion des élections allemandes de février 1907, Guillaume II s'écriait :

« L'Allemagne écrasera ses adversaires sous « les pieds de son cheval ».

En face de ces provocations, le souvenir d'Eylau est pour les Français la plus opportune leçon d'énergie et le plus fier motif de sécurité.





FRIEDLAND

(14 juin 1807)

I

Les cantonnements de la Passarge

Après la bataille d'Eylau, Napoléon avait replié les corps de la Grande Armée sur un front marqué par la Passarge et le cours supérieur de l'Alle. A la gauche, depuis l'embouchure de la Passarge dans la lagune de Frische Haff s'alignaient le 1er corps d'armée (ma-

réchal Bernadotte) et le 4e corps (maréchal Soult). Le 6e corps (maréchal Ney) qui avait été le moins éprouvé dans les opérations de la campagne d'hiver, était en pointe à Guttstadt, sur l'Alle ; en arrière et à sa droite cantonnait le 3e corps, sous le maréchal Davout.

Sur tout le front, les avant-postes français se trouvaient au contact et à portée de pistolet de la cavalerie ennemie et des cosaques de Bennigsen. Sous la protection de ces avant-postes, les régiments occupaient les villes et les villages dans des cantonnements très élargis, de manière à utiliser au mieux les ressources du pays en abris et en subsistances.

Derrière les corps de première ligne, jusqu'à la basse vallée de la Vistule, cantonnaient la garde impériale, les réserves, la cavalerie de Murat. Napoléon, avec le grand quartier impérial, occupait le château de Finkenstein. Aux bouches de la Vistule, le 10e corps d'armée, constitué sous les ordres du maréchal Lefebvre, poursuivait les opérations du siège de Dantzig. La place était défendue par un gouverneur énergique, le général prussien Kalkreuth, qui s'était signalé, à la bataille d'Auerstædt, en organisant la retraite de l'armée battue par Davout.

Du château de Finkestein rayonnait un service régulier de correspondances et de cour-

riers par lequel Napoléon se maintenait en relations, non seulement avec les quartiers généraux de ses corps d'armée, mais encore avec tous les ministres de Paris. De ce manoir perdu dans les forêts de la Vieille Prusse, sa prodigieuse activité s'exerçait aussi bien dans la direction des services de gouvernement que dans le commandement et l'administration de la Grande Armée.

Celle-ci, dans ses quartiers d'hiver, ne cessait de réparer et d'accroître ses forces. Des plus lointains départements de l'Empire, les conscrits affluaient dans les places fortes du Rhin, à Strasbourg, à Mayence, où avaient été groupés les dépôts des régiments de la Grande Armée. Dans ces dépôts, les conscrits étaient habillés, armés, remontés, exercés. Formés en bataillons et en escadrons provisoires, ils traversaient ensuite toute l'Allemagne par étapes, pour terminer leur voyage sur la basse Vistule ou la Passarge. Là, ils servaient à combler les vides causés par les maladies ou par le feu dans les divisions des Murat, des Bernadotte, des Soult.

Ce travail de recomplètement des anciens cadres était complété lui-même par la création de nouveaux corps d'armée. Le 24 mai 1807, la place de Dantzig capitula entre les mains du maréchal Lefebvre. Le corps de

siège fut dissous. Les troupes qui le constituaient entrèrent dans la composition d'un 8e corps d'armée, dont le commandement fut confié au maréchal Mortier, le héros de Dirrenstein. Un autre corps d'armée fut encore constitué sous les ordres du maréchal Lannes.

Dans les unités d'ancienne formation, le maréchal Bernadotte, en raison d'une blessure, abandonna le 30 mai, le commandement du 1er corps. Ce commandement fut transmis à un général de division, vétéran de Marengo, le général Victor.

Le 1er juin 1807, les situations de la Grande Armée remettaient aux mains de l'Empereur, pour l'ouverture de la campagne d'été, un effectif de 170.000 combattants, dont 30.000 cavaliers. En dehors de ces troupes, destinées aux opérations actives, Napoléon disposait de 85.000 hommes pour protéger Varsovie, assiéger les places prussiennes qui résistaient encore, occuper l'Allemagne et garantir les communications de la Grande Armée avec le Rhin, qui lui servait de base d'opérations.

II

Préparatifs de Bennigsen

Du côté ennemi, le général Bennigsen avait aussi reçu des renforts. Le corps prussien de L'Estocq continuait à être rattaché à l'armée russe, tout en conservant une grande liberté de manœuvres. Pendant les quartiers d'hiver, ce corps appuyait sa droite à la lagune du Frische Haff. Un de ses détachements occupait même la Frische Nehrung, langue de sable qui sépare la lagune de la Mer Baltique.

Par ses avant-postes, L'Estocq maintenait le contact avec la gauche française sur la Passarge, en remontant depuis l'embouchûre de cette rivière. Renforcé par quelques régiments russes, le général prussien comptait, au 1er juin 1807, 20.000 combattants sous ses ordres.

Sous le commandement direct de Bennigsen, l'armée russe avait reçu, avec d'autres renforts, la garde impériale, commandée par le grand duc Constantin. Au 1er juin, son effectif s'était relevé au chiffre de 85.000 combattants. A la même date, l'armée se trouvait concentrée, sur

les deux rives de l'Alle, autour de la petite ville de Heilsberg, à 25 kilomètres en aval de Guttstadt, le quartier général du maréchal Ney.

A peu près à la même distance de Heilsberg, mais en aval, à Bartenstein était arrivé, le 19 avril, l'empereur de Russie, Alexandre Ier. De Memel, le roi de Prusse, se rendit également à Bartenstein. La présence des deux souverains pouvait causer un effet utile en relevant le courage des troupes alliées. Toutefois, ils ne jugèrent pas à propos de rester au milieu d'elles quand recommencèrent les opérations actives, par la crainte, très justifiée, d'être un embarras pour le commandement. Aussi bien, même avant la campagne d'été, l'ingérence du tsar s'exerça-t-elle par une pression contraire aux intérêts de sa cause.

A Heilsberg, Bennigsen avait profité de la trêve hivernale pour travailler à des fortifications et créer un camp retranché. Dans la direction de l'ennemi, un vaste demi-cercle de batteries et de redoutes embrassait les deux rives de l'Alle et interceptait toutes les routes par lesquelles pouvaient déboucher les colonnes françaises. En se retranchant ainsi, Benigsen obéissait aux tendances qui ont, de tout temps, caractérisé la tactique des troupes russes, jusques et y compris la récente guerre

russo-japonaise. Le camp retranché de Heilsger c'est, écrite sur le sol prussien, la préface des redoutes de Kouropatkine à Liao-Yang et à Moukden. Ce rapprochement n'est pas le seul qui se présente à l'esprit.

L'infériorité numérique des forces de Bennigsen était évidente : 105.000 hommes au total, contre les 170.000 Français de Napoléon. Pénétré de cette infériorité, Bennigsen ne voyait de ressource, pour la Russie, que dans une guerre défensive, de manière à contenir et user l'adversaire jusqu'à ce que la lassitude ou des interventions étrangères le décidassent à accepter une paix honorable. L'appréciation de Bennigsen était parfaitement conforme aux intérêts de la Russie au printemps de 1807, comme devait l'être, au printemps de 1904, la conception analogue de Kouropatkine. Malheureusement, en 1807 comme en 1904, la pensée stratégique dut s'incliner devant une incompétence extérieure et aussi mal inspirée dans un cas que dans l'autre.

Fermés aux considérations d'impossibilité militaire, Alexandre Ier et le roi de Prusse désiraient que Bennigsen attaquât la Grande Armée pour faire lever le siège de Dantzig. Quand la place eut capitulé, le 24 mai, le tsar rendit son général responsable de cette perte. Sous la pression des reproches de son souve-

rain, Bennigsen renonça à son plan de sage défensive et résolut de prendre lui-même l'offensive.

Grâce à la prévoyance de Napoléon, la Grande Armée ne pouvait être prise au dépourvu. Depuis le commencement de mai, les corps français avaient évacué leurs cantonnements, commodes pour leur établissement, mais trop dispersés pour leur sécurité. Les troupes stationnaient dans des camps de rassemblement. C'étaient autant de petites villes improvisées, avec des maisonnettes parfaitement closes, dans la construction et l'aménagement desquelles se manifestaient les qualités d'industrie et d'adresse si souvent constatées chez le soldat français.

III

Ouverture de la campagne d'été

Aventurés à faible distance de l'armée russe concentrée à Heilsberg, les camps du maréchal Ney étaient les plus exposés.

Le 5 juin, les avant-postes français sont assaillis sur toute la ligne. A la gauche, sur la Passarge, Victor subit l'attaque des Prussiens, Soult doit résister à deux divisions russes. A la droite, sur l'Alle supérieure, Davout est inquiété par les cosaques. Toutefois, les mouvements dirigés contre ces trois chefs n'étaient que des démonstrations. La véritable attaque avait pour objectif le 6e corps d'armée. Le plan de Bennigsen était d'envelopper le maréchal Ney en lui coupant la retraite.

Grâce à l'énergie des troupes françaises, les projets de l'ennemi échouèrent complètement. Les diversions dirigées contre Victor et Soult furent repoussées. Menacé d'enveloppement, Ney réussit à se dérober à l'étreinte. Il se replia sur la Passarge et se mit en sûreté derrière cet obstacle. Le maréchal Davout vint l'y rallier avec le 3e corps.

Bennigsen abandonna alors la stratégie offensive qu'il avait adoptée à contre-cœur. Laissant au corps prussien de L'Estocq le soin de couvrir Kœnigsberg, le général russe ramena son armée dans le camp retranché de Heilsberg.

Le 10 juin, il y est l'objet d'une attaque inconsidérée de la part d'une fraction de la Grande Armée. Murat, qui forme l'avant-garde s'engage témérairement. Il est soutenu par Soult ; néanmoins, l'effectif des colonnes assaillantes n'atteint pas la moitié des défenseurs, et ceux-ci puisent encore un surcroît de force dans leurs retranchements. Les Français exécutent des attaques très vigoureuses et rejettent dans les ouvrages tout ce qui a débouché au dehors ; mais les Russes se maintiennent dans leurs lignes en infligeant aux assaillants une perte de 9.500 hommes tués ou blessés. Eux-mêmes étaient encore plus éprouvés, car ils perdaient 12.000 hommes.

L'inutile hécatombe d'Heilsberg était imputable à la témérité de Murat, le plus impulsif des lieutenants de l'empereur. Elle servit cependant à mettre en évidence la capacité de résistance de la position de Bennigsen. Devant cette évidence, Napoléon ne s'obstina pas à forcer de front un adversaire qu'il pouvait aisément débusquer par une manœuvre.

L'empereur se rabat à gauche et gagne la route de Landsberg à Preussisch-Eylau et Kœnigsberg, la même par laquelle il a marché au mois de février pour aboutir à la bataille d'Eylau. En juin, le corps de L'Estocq rétrogradait en couvrant Kœnigsberg. Le général prussien fut rejoint par une division russe, que Bennigsen lui envoya en renfort.

Napoléon lança contre lui un détachement composé de Murat, avec la moitié de ses divisions de cavalerie, et des deux corps d'armée de Soult et de Davout. Avec le reste de la Grande Armée, l'empereur continua à cheminer, sans précipitation, sur la route d'Eylau.

A partir de Heilsberg, l'Alle coule du sud-ouest au nord-est jusqu'à Wehlau, point où elle conflue dans la Pregel, la rivière de Kœnigsberg.

Sur l'Alle se trouve le pont de Friedland, à 50 kilomètres en aval de Heilsberg et à 30 kilomètres en amont de Wehlau.

Informé de la nouvelle direction adoptée par Napoléon, Bennigsen avait résolu de se porter sur la Pregel en protégeant sa marche par le cours de l'Alle. En conséquence, le général russe évacua le camp retranché de Heilsberg et descendit la rive droite de la rivière. Cependant, le 13 juin, se déjugeant lui-même, Bennigsen fit repasser la plus grande partie de ses

forces sur la rive gauche au pont de Friedland.

L'opération avait donné lieu à des combats de détails entre les cavaleries des deux armées. Mis en éveil, Napoléon pressentit le passage de Bennigsen. Dès le 13 juin, il prescrivit au corps d'armée du maréchal Lannes de se porter, sans retard, d'Eylau sur Friedland. Dans la même direction, l'empereur envoya successivement le 8e corps (maréchal Mortier), le 6e corps (maréchal Ney), la garde et le 1er corps (général Victor), outre plusieurs divisions de cavalerie.

IV

Le champ de bataille de Friedland

Dans la partie inférieure de son cours, l'Alle dessine des méandres entre des berges escarpées. C'est dans la concavité d'un de ces méandres, sur la rive gauche, qu'est édifiée la petite ville de Friedland. Celle-ci est moins considérable encore que Preussisch-Eylau ; en 1807, elle comptait à peine 1.400 habitants. La rivière s'y passait sur un beau pont de bois. La longueur de ce pont répondait à la largeur du lit, qui mesure un peu moins de 50 mètres.

A Friedland, le coude de l'Alle dessine un angle assez régulier et assez ouvert. La rive droite est dominante. Cette circonstance, jointe au cours enveloppant de la rivière et à la présence d'un pont permanent, justifiait le choix de Friedland pour le passage de l'armée russe sur la rive gauche, une fois admise cette solution, d'ailleurs assez inconséquente. Pour faciliter l'opération, Bennigsen fit, dans la matinée du 12 juin, jeter 3 ponts de bateaux à côté du pont permanent. Sur la rive droite

de l'Alle, de part et d'autre du coude, il installa des batterie destinées à balayer la rive gauche.

Sur cette rive, à partir de Friedland, le terrain se présente sous la forme d'une terrasse, et se relève en s'éloignant vers l'ouest. Au milieu de juin 1807, la terrasse était couverte de champs de blé ou plus exactement de seigle dont les épis, encore verts, ondulaient pourtant sur des tiges déjà hautes. Dans un rayon de 4 kilomètres, l'horizon était borné par la verdure plus sombre d'un hémicycle de bois occupant les parties relevées du terrain. Interrompue par des clairières, la ligne des lisières est jalonnée par les trois villages de Sortlack, sur l'Alle en amont de Friedland, de Posthenen, sur la route de Friedland à Eylau, de Heinrichsdorf, sur celle de Kœnigsberg. L'hémicycle des bois et des hauteurs recoupe ensuite la rivière en aval, après avoir développé un arc d'environ 13 kilomètres. Cet arc délimite l'amphithéâtre où les deux armées allaient décider leur querelle, « comme deux braves, en champ clos ».

A l'intérieur, la terrasse cultivée est creusée par un profond ravin. En 1807, l'eau du ravin était retenue par des digues et formait des étangs, dont l'eau actionnait les moulins de Friedland. De là le nom du ruisseau coulant

au fond, le *Mühlen-Fluss* (ruisseau des moulins). Le Mühlen-Fluss partage l'amphithéâtre en deux secteurs inégaux. Celui du nord est le plus spacieux ; la ville de Friedland recouvre la pointe du secteur sud.

V

Engagements préliminaires

Dans la soirée du 13 juin, la nuit qui suivit et la matinée du 14, le général Bennigsen fit passer l'armée russe sur la rive gauche de l'Alle. Il disposait directement de 75.000 hommes, formés en 7 divisions complètes en toutes armes, plus de nombreux escadrons de cavalerie régulière et de cosaques, le tout appuyé par une puissante artillerie.

Au nord du Mühlen-Fluss, le lieutenant général prince Gortchakov commandait 3 divisions. Au sud, 2 divisions et la garde impériale russe s'alignèrent sous les ordres du lieutenant général prince Bagration. Des ponts de circonstance avaient été construits sur le ravin pour faciliter les communications. Les deux corps de Gortchakov et de Bagration formaient la droite et la gauche de Bennigsen. Ils faisaient face à l'extérieur de l'amphithéâtre, vis-à-vis des bois. Derrière eux, dans le cul-de-sac formé par l'anse de l'Alle, se tenaient des troupes de réserve.

D'autres troupes encore restèrent sur la rive droite de la rivière, indépendamment des batteries qui, de cette rive, prenaient vue sur le champ de bataille. Enfin, pour se garantir le passage de la Prégel à Wehlau, Bennigsen avait détaché sur cette ville un corps commandés par Platov, l'ataman des cosaques du Don.

Du côté français, le maréchal Lannes, envoyé par Napoléon d'Eylau sur Friedland, arriva de sa personne, le 14 juin, à une heure du matin, à Posthenen, sur la lisière de l'amphithéâtre. Le maréchal ne tarda pas à se convaincre qu'il allait avoir toute l'armée russe devant lui. Ses aides de camp repartirent au galop sur la route d'Eylau pour transmettre ce renseignement à l'empereur.

Napoléon l'apprit avec joie. Il pressa la marche des troupes qu'il avait déjà dirigées sur Friedland. Lui-même galopait le long des colonnes entraînant au passage les principaux chefs vers le champ de bataille, de manière à s'orienter avant l'arrivée des troupes. S'adressant familièrement aux soldats, il leur criait :

« C'est aujourd'hui le 14 juin, l'anniversaire de Marengo ! »

Les soldats lui répondaient par leurs acclamations enthousiastes de « Vive l'Empereur ! »

Cependant la distance d'Eylau à Friedland est de 25 kilomètres. Le 14 juin, un soleil

ardent montait sur l'horizon. Aussi, quelle que fût l'ardeur des troupes envoyées au soutien du maréchal Lannes, elles ne pouvaient arriver qu'après de longues et pénibles heures de marche. Durant tout ce temps, la position du maréchal restait critique.

A Posthenen, Lannes n'avait pas pu amener avec lui tout son corps d'armée, mais seulement une de ses divisions, formée par les grenadiers du général Oudinot et sa cavalerie de corps, 8 escadrons. Il était ainsi appuyé par une division de dragons commandée par le général Grouchy. Grouchy rassembla sous son commandement toute la cavalerie. Au total, c'était à peine 6.000 fantassins et 2.500 chevaux, contre 40.000 Russes déjà rassemblés à l'ouest de Friedland et qui ne cessaient de se renforcer.

Dans la matinée du 14 juin, Bennigsen pouvait facilement écraser la faible résistance qui lui était opposée et s'ouvrir la route de Kœnigsberg par Heinrichsdorf. Effectivement, le général russe dirigea ses colonnes sur ce village ; mais déjà les dragons de Grouchy l'y avaient prévenu. Habile manœuvrier, le général Grouchy sut attirer la cavalerie ennemie pour la séparer de son infanterie. Ayant ainsi isolé les escadrons ennemis, le général les chargea de plusieurs côtés à la fois, les bous-

cula et les força à battre en retraite en défilant sous le feu meurtrier de l'artillerie française. Répétant à plusieurs reprises cette heureuse combinaison d'adresse et de vigueur, le brillant cavalier réussit à en imposer à l'adversaire et à arrêter sa marche.

En même temps, entre Heinrichsdorf et Sortlack, sur un front de 8 kilomètres, Lannes payait aussi d'habileté et d'audace. Sur cette partie du pourtour de l'amphithéâtre, le maréchal tendit un mince rideau de tirailleurs. Ceux-ci entretenaient un feu très vif, pour tromper l'ennemi sur leur petit nombre. Derrière ce rideau, Lannes faisait mouvoir le reste de son infanterie. Il ployait et déployait ses bataillons. Il profitait des plis de terrain, des bouquets de bois, de la hauteur des blés, pour dérober et montrer à propos ses mouvements. Grâce à son talent de tacticien, à l'intelligence et à la souplesse de ses troupes, le maréchal combattit jusqu'à neuf heures du matin avec la seule division Oudinot, au risque d'être écrasé si les Russes venaient à sortir de leur aveuglement et de leur inertie.

Fort opportunément enfin, les renforts commencèrent à déboucher sur le champ de bataille. La division de cuirassiers Nansouty vint seconder les efforts de Grouchy à la gauche française. Le 8e corps, avec son chef, le ma-

réchal Mortier, entra également en ligne dans la matinée.

Mortier se charge de barrer la route de Kœnigsberg par Heinrichsdorf. Il partage avec Lannes le front du secteur à défendre. Un peu après onze heures du matin, Napoléon arrive de sa personne sur le champ de bataille. Dans l'après-midi débouchent successivement, par la route d'Eylau, le 6e corps (Ney), la garde, le 1er corps (Victor), dé nombreux escadrons appartenant aux corps d'armée ou aux divisons de Murat.

Au fur et à mesure de leur arrivée, les colonnes déboîtent ; les troupes vont se ranger sur le pourtour de l'hémicycle, suivant le plan arrêté par l'Empreur. A quatre heures du soir, les dispositions préparatoires sont terminées, Napoléon se sent le maître des événements. Il accorde une heure de repos à ses soldats.

Les maréchaux et les principaux généraux s'étaient portés auprès de la personne de l'Empereur. Ils chevauchaient à ses côtés, répondant à ses demandes d'explications, recevant ses instructions et ses ordres.

Cependant, le soleil s'était déjà notablement abaissé sur l'horizon. On pouvait craindre que le jour ne durât plus assez longtemps pour permettre le développement complet de la bataille. Dans le brillant état-major qui l'en-

tourait, Napoléon entendit émettre l'avis de différer au lendemain l'attaque de Bennigsen.

« Non, non », s'écrie l'Empereur, « on ne « surprend par deux fois l'ennemi en pareille « faute ! »

Déjà, à Marengo, Napoléon avait livré deux batailles successives dans la même journée. Encouragé par ce précédent et cet anniversaire, il se confirme dans sa résolution à Friedland.

VI

Une bataille modèle

D'un regard de son œil d'aigle, Napoléon a discerné le but à frapper. D'un jet de sa pensée, il a dessiné la marche de l'action et réparti les rôles.

Le but capital, la clé du champ de bataille, c'est le groupe des ponts de Friedland, unique moyen de retraite de l'armée russe, aventurée sur la rive gauche de l'Alle. Marcher sur Friedland, telle est la mission que Napoléon assigne à son aile droite. Il a composé celle-ci au moyen des deux corps d'armée du maréchal Ney (6e corps) et du général Victor (1er corps), renforcés par la garde impériale.

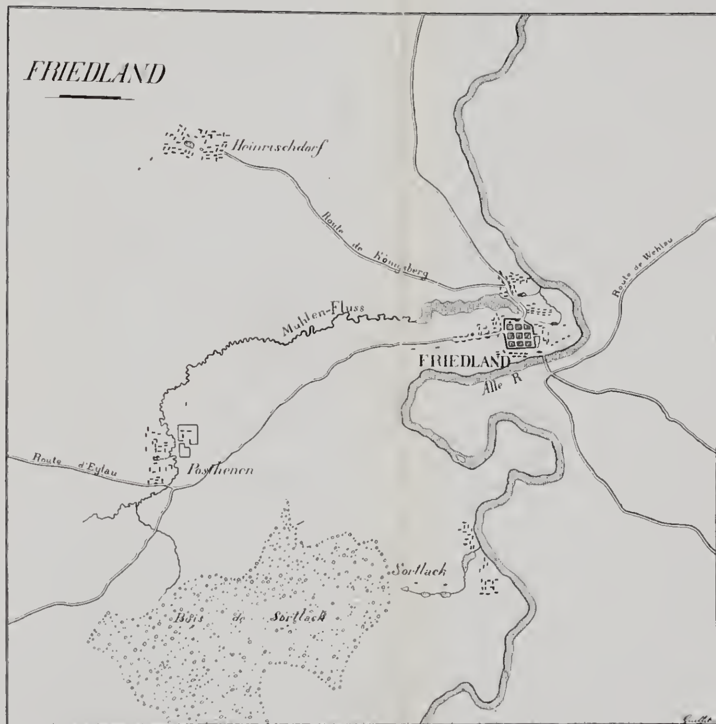
Dans le dispositif général de l'armée française, Ney, Victor et la garde forment l'aile offensive. A leur gauche, deux autres corps d'armée, ceux des maréchaux Lannes et Mortier, ont reçu une mission toute différente. C'est de conserver leurs positions comme ils ont fait si heureusement depuis le début de l'engagement, et de s'abstenir de toute attaque prématurée jusqu'au moment de la débâcle générale de l'ennemi.

Jusqu'à ce moment, les deux maréchaux, avec la cavalerie de Grouchy et de Nansouty, constituent l'aile défensive de l'ordre de bataille.

Pareil à Turenne, Napoléon n'a rien abandonné au hasard de ce qu'il pouvait lui enlever par la prévoyance et le calcul. Maître de l'heure, il a fait connaître à ses troupes le signal de leur entrée en scène : une salve de 25 coups de canons, tirée par les pièces en batterie à Posthenen. Après le repos préalable, le signal se fit entendre. Il était cinq heures du soir.

Le corps de Ney avait ses 2 divisions accolées ; la division de droite s'était formée dans le bois de Sortlack où de larges allées favorisaient le rassemblement et le déboucher des troupes. C'est par cette division de droite, que le maréchal entame le mouvement offensif.

L'infanterie française chasse devant elle l'extrême gauche des Russes, débouche du bois et s'empare du village de Sortlack. Cependant, par sa marche, elle se trouve isolée en avant du front général de l'armée. Elle est alors chargée par la cavalerie russe, puis dégagée par la division de dragons La Tour-Maubourg. Primitivement massés en position d'attente derrière l'infanterie, les dragons passèrent dans


FRIEDLAND
Heinrischdorf
Route de Königsberg
Route de Wehlau
Muhlen-Fluss
FRIEDLAND
Alle R.
Route d'Eylau
Posthenen
Sortlack
Bois de Sortlack
1500 Toises (2 900 metres)
500
1000
1500

les intervalles des bataillons et prirent ensuite le galop de charge pour bousculer les escadrons moscovites.

La droite de Ney reprit sa marche pour refouler Bagration sur Friedland, dans l'entonnoir qui s'étrangle entre l'Alle et le Mühlen-Fluss. Nouveau danger : la division française tombe sous un feu croisé d'artillerie parti, à la fois, des pièces russes opposées à son front, et des batteries de la rive droite de l'Alle, qui la foudroient sur son flanc.

La division s'arrête ; le désordre menace de se mettre dans ses bataillons décimés. Heureusement, l'artillerie française concentre ses feux contre les batteries russes de la rive droite et les réduit au silence. En même temps, le maréchal Ney fait avancer sa deuxième division à la gauche de la première. Tout le 6e corps se trouve en ligne ; mais les réserves russes surgissant du ravin du Mühlen-Fluss et l'assaillent sur son flanc gauche. C'est à ce moment de la bataille que se produit la plus remarquable action d'artillerie de toutes les guerres du premier empire.

Formant échelon en arrière et à gauche du 6e corps d'armée, se tenait encore de pied ferme le 1er corps, commandé par le général Victor. L'artillerie de ce corps d'armée était sous les ordres immédiats d'un général de brigade de

l'armée, le général Sénarmont. Victor prescrivit à Sénarmont de porter secours au maréchal Ney, en le laissant maître absolu des moyens à employer.

Officier doué de sang-froid et d'initiative, Sénarmont appelle à lui 30 bouches à feu et les répartit en deux grandes batteries de 15 pièces, séparées par un intervalle. Sans se laisser distraire par les canons ennemis qui le criblent de leurs boulets, le vaillant artilleur ne songe quà remplir sa mission, qui est d'appuyer, moralement et matériellement, par le mouvement et par le feu, l'offensive du maréchal Ney.

Les pièces étant attelées, Sénarmont conduit ses deux batteries en avant, au grand trot, sur une première position à 400 mètres de l'infanterie ennemie. A cette distance, il tire une vingtaine de salves à boulet. Sous ce feu meurtrier, des trouées sanglantes s'ouvraient dans les bataillons compacts de réserves russes ; leurs rangs s'éclaircissaient de minute en minute. Et pourtant les bataillons foudroyés ne bougeaient pas. Au contraire, d'autres bataillons surgissaient sans cesse des flancs du Mühlen-Fluss.

Sénarmont décide alors de se rapprocher davantage encore de l'infanterie ennemie. Ne pouvant utiliser ses attelages sous peine de

voir tuer tous ses chevaux sans utilité, il fait conduire les pièces à la prolonge par les canonniers et les remet en batterie à 120 mètres des Russes. Comme la surface du terrain allait en se rétrécissant et que les canonniers avançaient vers la pointe, l'intervalle qui séparait les deux batteries du début disparut pendant la marche. A la fin du mouvement, les 30 pièces se trouvaient réunies sur une ligne continue. Alors, pendant 25 minutes, Sénarmont rase, par un terrible tir à mitraille, le sol que couvrent les réserves russes. 4.000 cadavres sont bientôt couchés sur cette partie du champ de bataille.

La manœuvre de Sénarmont est absolument unique dans les fastes militaires. En la comparant à la tactique de la cavalerie, on l'a appelée une charge d'artillerie.

Quand l'audacieux artilleur entama cette charge, Napoléon lui-même ne put se défendre d'une impression de surprise et d'inquiétude. Il dépêcha auprès de lui un de ses aides de camp, le général Mouton, pour lui recommander la prudence. Sénarmont reçut avec brusquerie l'envoyé de l'Empereur :

« Laissez-moi faire avec mes canonniers », répliqua-t-il, « je réponds de tout ».

Lorsque Mouton rapporta cette réponse à Napoléon, celui-ci conclut en souriant :

« Ce sont de mauvaises têtes, laissons-les faire ».

Secondés par l'artillerie, le corps de Victor et la garde impériale se portent au soutien du maréchal Ney. L'aile offensive tout entière reprend la marche en avant. La gauche russe est refoulée en désordre sur Friedland. Ney y pénètre en même temps qu'elle. Une bataille de rues s'engage dans la malheureuse ville en flammes.

Les ponts de l'Alle, sur lesquels se pressent les Russes en retraite, sont atteints par l'artillerie française ; leurs charpentes prennent feu sous les obus. Les Russes sont obligés de passer la rivière à gué ; un grand nombre se noient dans les eaux ; quelques-uns échappent à la mort, en se mettant à la nage.

De sa personne, le général Bennigsen se tenait à la droite de son armée, auprès du prince Gortchakov, séparé par le Mühlen-Fluss du corps de Bagration. Il ne fut informé que tardivement du désastre de ce dernier. Il ordonna alors à sa droite de battre en retraite par les rues de Friedland. Mais déjà la ville était au pouvoir du maréchal Ney. Celui-ci écrase une division de Gortchakov qui se présente pour passer.

Du côté de Lannes, de Mortier, de Grouchy, les troupes françaises formant l'aile défensive

de l'ordre de bataille sortent de leur expectative quand elles s'aperçoivent de la retraite de Gortchakov. Toute la ligne s'ébranle, baïonnette et sabre en avant, en acculant à l'Alle les bataillons de la droite russe.

Ceux-ci font tête à l'attaque pour gagner le temps nécessaire au passage des ponts ; mais les ponts, effondrés par la cohue qui s'y précipite dans l'encombrement des canons et des caissons, brisés et incendiés par les obus, deviennent bientôt inutilisables pour la retraite.

La cavalerie russe de l'aile droite, avec des colonnes d'artillerie attelée, se trouve coupée du reste de l'armée et isolée en face de Mortier et de Grouchy. Cependant, elle réussit à se dégager et à découvrir des gués pour passer la rivière. Elle s'échappe enfin, en abandonnant une partie de l'artillerie et des caissons.

Les escadrons français, épuisés par les charges qu'ils avaient fournies, n'étaient plus capables de couronner la journée par une poursuite immédiate. C'est le lendemain seulement qu'ils purent reprendre le contact avec les arrière-gardes de l'armée vaincue.

A neuf heures du soir, la bataille de Friedland était terminée ; c'était une brillante victoire française.

VII

Les suites de la bataille de Friedland

Bennigsen battait en retraite sur Wehlau par la rive droite de l'Alle. Il franchit la Pregel et rallia L'Estocq, appelé de Kœnigsberg. L'armée vaincue continua sa retraite, harcelée sans relâche par la cavalerie française. Elle ne s'arrêta que le 18 juin, après avoir passé le Niémen à Tilsit.

Sur ce champ de bataille de Friedland, Napoléon avait joint la supériorité numérique à ses autres chances de succès ; son effectif s'était élevé à 80.000 combattants contre 75.000 soldats du tsar.

Il faut ajouter que 25.000 hommes de la garde impériale et du corps de Victor assistèrent à la bataille sans tirer un coup de fusil et n'influèrent que par l'effet moral de leur présence.

Les Français achetaient la victoire par une perte de 11.000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Les Russes perdirent 18.000 hommes et 18 pièces de canon.

Ce ne sont pas toujours les pertes en hom-

mes et en matériel qui qualifient le plus gravement une défaite. C'est souvent la démoralisation, fruit des fatigues, des épreuves poussées au-delà des limites humaines, c'est la désorganisation, la débandade.

Tandis qu'après Eylau, Bennigsen avait pu, sans une invraisemblance trop criante, s'attribuer la victoire ; tandis qu'il avait pu replier sous Kœnigsberg, affaiblis mais toujours constitués, ses bataillons et ses escadrons, ossature de son armée, par contre, après Friedland, son armée tombait en dissolution. Démoralisés et épuisés, les soldats se réfugiaient par centaines dans les bois et les villages. Les paysans prussiens chassaient devant eux ces malheureux comme des troupeaux de moutons et les livraient prisonniers à la cavalerie française. Dans de pareilles conditions, continuer la lutte devenait impossible pour l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

Uu autre résultat de la bataille de Friedland fut l'occupation de Kœnigsberg par l'armée française. Le général Bennigsen, convaincu de l'impossibilité de conserver cette place, avait ordonné à L'Estocq de l'évacuer. Le 16 juin, le maréchal Soult entra à Kœnigsberg sans coup férir.

De tous ses états, il ne restait plus au roi de Prusse que Memel et quelques villages au

nord du Niémen. Quant à l'armée russe, elle achevait de se dissoudre à l'abri de ce fleuve. Comme troupes de repli à opposer à la poursuite de la Grande Armée, elle n'avait trouvé que des contingents sauvages de Kalmoucks et de Bachkirs, appelés des steppes lointains de l'Oural et de la Sibérie. Ces contingents avaient pour armes des arcs et des flèches, objets de risée pour les soldats français.

Dictant de Wehlau, le 17 juin 1807, le 79e Bulletin de la Grande Armée, Napoléon pouvait proclamer avec sincérité et exactitude :

« Cette bataille de Friedland est digne d'être « mise à côté de celles de Marengo, d'Auster- « litz et d'Iéna.

« L'ennemi avait recommencé les hostilités « le 5. On peut évaluer les pertes qu'il a éprou- « vées en dix jours à 60.000 hommes pris, « blessés, tués ou hors de combat. Il a perdu « une partie de son artillerie, presque toutes « ses munitions et ses magasins sur une ligne « de 40 lieues. Les armées françaises ont rare- « ment obtenu de si grands succès avec moins « de pertes ».

A la prière d'Alexandre Ier, Napoléon consentit un armistice. Celui-ci fut bientôt suivi de la paix, qui fut signée à Tilsit, le 7 juillet 1807, entre la France et la Russie et le 9 juillet entre la France et la Prusse.

VIII

Appréciation générale

Du côté français, la journée de Friedland n'a pas excité, au même degré que la bataille d'Eylau, l'anxiété des combattants et les critiques de l'opinion. A aucun moment, la victoire n'a paru hésitante, si parfaite était l'harmonie de la conception et de l'exécution, si complet le concert de tous les facteurs du succès : lucidité et décision du commandement en chef, habileté et initiative aux échelons subordonnés, souplesse et solidité des troupes, supériorité et sage économie des forces.

Sous le soleil de juin, tous les Français de la Grande Armée, depuis Napoléon jusqu'au dernier fantassin, secouaient gaiement l'engourdissement qui, dans les brumes et les neiges d'Eylau, avaient opprimé leurs facultés.

Sur le champ de bataille, l'Empereur discerne immédiatement le point vulnérable de

la position ennemie. Il répartit sans hésitation ses forces, en vue du rendement le plus rapide et le plus complet, en deux ailes, chargées chacune d'une mission précise : une aile offensive, destinée à l'attaque immédiate ; une aile défensive, réduite à une attitude expectante jusqu'à l'ébranlement final. Ainsi se combinent, dans une merveilleuse intuition, les trois éléments du problème de la victoire : le terrain, les forces, le temps. Que l'on compare l'art supérieur qui a présidé à cette combinaison avec l'incohérence des batailles de la guerre russo-japonaise, où Kouropatkine et Oyama poussaient à l'envi leurs masses devant eux, comme des troupeaux.

La bataille de Friedland n'est pas seulement un modèle de la tactique générale et de l'art du commandement supérieur. La tactique spéciale des différentes armes y trouve également, appliqués avec un rare bonheur, les principes permanents de chacune d'elles : la cavalerie avec Grouchy, l'artillerie avec Sénarmont, l'infanterie en avant-garde avec le maréchal Lannes.

Que dire maintenant des mobiles de Bennigsen ? Quelle fascination a pu l'attirer dans la souricière de Friedland ? Quelle explication le critique militaire peut-il donner de cette attraction ?

— Aucune, car d'explication il n'y en a pas. Comme Napoléon à Eylau, mais avec une inconscience encore plus flagrante, Bennigsen à Friedland a obéi, purement et simplement, à l'impulsion.

Dans une pensée d'apologie personnelle, le condottière allemand transformé en général russe a écrit, en langue française, une littérature spécieuse et prolixe de rapports et de mémoires, qui a été récemment publiée. Or, à l'occasion de Friedland, cette apologétique fourmille de sophismes et de paradoxes, d'où se dégage le plus formidable aveu de l'inconscience de Bennigsen dans cette célèbre journée.

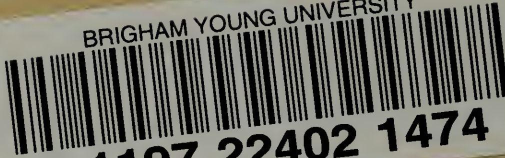
Les traités de Tilsit, qui en furent la conclusion, marquent l'apogée de la puissance française sous le premier empire. A cette époque, Napoléon réalisa le premier exemple de l'alliance franco-russe. L'Allemagne et l'Italie étaient divisées en états secondaires, tous vassaux de la France. L'Autriche, encore saignante des campagnes d'Ulm et d'Austerlitz, se résignait à sa défaite. L'Angleterre restait en armes, mais la défection successive de tous ses alliés permettait d'espérer qu'elle accepterait enfin une paix de lassitude.

La Prusse, il est vrai, était sacrifiée. Ses princes et son peuple nourrissaient contre la France une haine ardente ; mais cette haine

aurait été condamnée à se consumer dans l'impuissance si Napoléon avait su se défendre contre les vertiges de sa propre ambition, éviter la folie des affaires d'Espagne et les désastres de 1812.



TABLE DES MATIÈRES



LYON

IMPRIMERIE P. LEGENDRE & Cie

14, rue Bellecordière, 14